

Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres « connected histories »

In: Annales. Histoire, Sciences Sociales. 56e année, N. 1, 2001. pp. 85-117.

Résumé

Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres « connected histories » (S. Gruzinski).

Comment échapper aux héritages des historiographies nationales et aux reproches d'eurocentrisme ? L'exploration des mondes de la Monarquía católica — l'ensemble des royaumes placés sous le sceptre des Habsbourg d'Espagne de 1580 à 1640 — peut éclairer les interactions qui s'amorcent alors entre les différentes « parties du globe ». Une série de paramètres semble définir cette aire au sein de laquelle « local » et « global » s'articulent de multiples façons. Les sociétés de la Monarchie catholique ont également en commun d'être des mondes mêlés, souvent fortement métissés et soumis à une même domination politique. Tels sont les premiers jalons d'une enquête qui envisage d'approfondir les rapports du métissage et du politique dans un cadre transcontinental où s'ébauche une première globalisation.

Abstract

Catholic monarchy as entangled worlds and other "connected histories".

How to evade the restraints of national historiographies and the limitations of eurocentrism? The study of the societies that constituted the Monarquía católica — a union of kingdoms under the rule of the Spanish Habsburg from 1580 to 1640 — sheds light on the interactions that began to develop between the different "parts of the world". A limited series of parameters seem to rule exchanges and circulations within this empire in which "local" and "global" combined in many ways. Nomadism, adaptation to changing milieux and pasts were other features in common. Most of the societies that belonged to the Monarquía católica were mixed and hybrid. As they were submitted to the same domination, they provide a rich material to analyse the relationship between politics and metissage in the embryonic context of what appeared to be a first globalization.

Citer ce document / Cite this document :

Gruzinski Serge. Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres « connected histories ». In: Annales. Histoire, Sciences Sociales. 56e année, N. 1, 2001. pp. 85-117.

doi : 10.3406/ahess.2001.279935

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_2001_num_56_1_279935

LES MONDES MÊLÉS DE LA MONARCHIE CATHOLIQUE ET AUTRES « CONNECTED HISTORIES »

Serge GRUZINSKI

Les cadres chronologiques et géographiques de la recherche historique deviennent parfois pesants. Leur rigidité masque souvent des réflexes ethnocentriques tapis derrière les traditions historiographiques. Mais quelle histoire pourrait bien échapper à l'ethnocentrisme si ce n'est une histoire sans point de vue, écrite de nulle part ? Il n'en reste pas moins que ces réflexes limitent nos échanges et ne contribuent guère au renouvellement de notre discipline. On regrettera, par exemple, que les historiens de l'Europe occidentale n'aient pas toujours pris le temps de s'intéresser aux passés et aux historiographies qui débordent les frontières de leur continent¹. Quant aux spécialistes de l'histoire mondiale, ils ont plutôt été enclins à construire leur vision du monde autour de l'Europe occidentale ou en s'inspirant de problématiques qui se rattachaient directement à l'étude de cette région du globe². C'est aussi cette hiérarchie implicite — mais tenace — des aires culturelles et des historiographies qui a conduit à désigner du nom d'américanistes plutôt que d'historiens les chercheurs qui explorent les passés de l'Amérique.

Apparemment, le procès de l'ethnocentrisme devrait aller de soi tant on s'accorde à le juger intellectuellement réducteur et suspect d'intentions hégémoniques. Aux États-Unis depuis les années 1980, il est devenu habituel de s'en prendre à la variante européenne de l'ethnocentrisme, l'europhéo-

1. Parmi les exceptions les plus notables, citons les travaux des historiens anglais et français qui ont investi l'histoire de la péninsule Ibérique. Intérêt qu'on mettra en rapport avec le statut particulier, pour ne pas dire périphérique, qu'occupe l'Europe méditerranéenne — ou l'Europe orientale — dans l'histoire européenne.

2. Voir les critiques apportées par Janet LIPPMAN ABU-LUGHOD contre l'*eurocentrism* dans *Before European Hegemony: The World System AD 1250-1350*, New York, Oxford University Press, 1989.

centrisme. Non sans raison, les *cultural studies* et les *postcolonial studies* ont mis en cause une histoire qui ne serait que la projection de l'Occident, de ses catégories, de ses ambitions, voire de ses fantasmes sur le reste du monde³. Mais cette dénonciation serait peut-être plus convaincante si elle évitait de mobiliser des catégories occidentales au service d'un autre ethnocentrisme, cette fois états-unien, dissimulé sous les appâts d'un discours aux accents tiers-mondistes.

Comment élargir nos horizons de réflexion ? L'histoire comparée est longtemps apparue comme une alternative jouable et elle a suscité des échanges fructueux. Mais les perspectives qu'elle dégage ne sont parfois que des trompe-l'œil : le choix des objets à comparer, les cadres retenus, les critères et les déterminismes sélectionnés — qu'ils soient d'ordre climatique, géographique, économique, technique ou culturel —, les grilles d'interprétation, les problématiques sous-jacentes — naissance ou rejet de la modernité, construction de l'État, modes de production, etc. —, demeurent tributaires de philosophies ou de théories de l'histoire qui recèlent souvent déjà en elles-mêmes les réponses aux questions soulevées. Dans le pire des cas, l'histoire comparée n'est que la résurgence insidieuse de l'eurocentrisme.

Pourtant, le reproche qu'on lui fera sera plus terre à terre : les entreprises et les rencontres qu'inspire l'histoire comparée restent trop fréquemment sans lendemain⁴. Dans notre domaine, les tentatives pour confronter le Mexique au Pérou n'ont guère débouché sur des avancées renversantes. Quant à l'œuvre pionnière de Sergio Buarque de Holanda, *Raízes do Brasil* (1936), qui partait d'une comparaison entre la colonisation espagnole et la colonisation portugaise, elle continue d'être un essai aussi brillant qu'isolé au sein de la production latino-américaine⁵.

« *Connected histories* »

Peut-on élargir nos horizons eurocentriques sans emprunter la voie de l'histoire comparée ni celle de la *World History* ? Au seuil d'une enquête dont cet article prétend poser les premiers jalons, nous nous bornerons à apporter une réponse toute personnelle en évoquant un cheminement qui, au départ, n'était aucunement guidé par ce type de préoccupation. L'étude

3. Un état récent de ces positions dans Walter D. MIGNOLO, *Local Histories/Global Designs. Coloniality, Subaltern Knowledges and Border Thinking*, Princeton, Princeton University Press, 2000, pp. 17, 37, 101, 102, 316 et 317. L'auteur met également en cause la critique « eurocentrique » de l'eurocentrisme, lui reprochant d'être développée « from the interior borders of the system », pp. 314-315.

4. Pour n'en citer qu'un exemple récent, les travaux présentés à Paris en 1992 et publiés quatre ans plus tard sous le titre *Nouveau Monde. Mondes nouveaux* ont connu une répercussion limitée en dépit de l'éventail des thèmes abordés et de la qualité des intervenants conviés à soumettre au crible de leurs interrogations l'ensemble du continent américain. Voir Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (dir.), *Le Nouveau Monde. Mondes nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations/Éditions de l'EHESS, 1996.

5. Sergio BUARQUE de HOLANDA, *Raízes do Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, [1936] 1995.

des phénomènes d'acculturation dans le Mexique espagnol nous a confronté à des processus qui appartenaient à plusieurs mondes à la fois⁶. L'analyse des images et des métissages nous a sensibilisé à des configurations qui conjuguèrent de manière souvent fort complexe des traits venus d'Europe et d'ailleurs⁷. Ces mondes se rejoignaient sur des fronts où on ne les attendait guère. Loin des visions dualistes — l'Occident et les autres, Espagnols et Indiens, vainqueurs et vaincus — et des analyses systématiquement conçues en terme d'altérité, les sources nous dévoilaient des paysages mélangés, souvent déroutants, toujours imprévisibles.

On s'est interrogé ailleurs sur l'attitude de Aby Warburg en visite chez les Indiens Hopis. Quelque chose nous dérangeait dans cette démarche pionnière. Avant tout préoccupé de découvrir des parallèles entre ces communautés et les sociétés de la Renaissance italienne, l'historien allemand ne s'est guère appesanti sur les vestiges des arts baroques importés de l'Europe ibérique⁸. Fasciné par le primitif, l'œil de Warburg sous-estime les liens qui avaient depuis longtemps inséré les ancêtres de ces Indiens dans le cours de l'histoire occidentale. La confrontation entre des univers censés depuis toujours être restés étrangers l'un à l'autre cantonnait dans la primitivité et l'intemporalité des populations qui avaient pourtant vécu au contact des Européens depuis le ^{xvii}^e siècle.

L'exhumation de ces « connexions » historiques nous a fait croiser les traces de Sanjay Subrahmanyam, quand il propose de préférer à une histoire comparée, approximative, redondante et truffée d'*a priori*, la recherche et le dégagement de « connected histories⁹ ». Ce qui implique à la fois que les histoires soient multiples — pluriel et minuscule n'ont rien ici d'anodin — et qu'elles soient liées entre elles ou encore qu'elles puissent communiquer de l'une à l'autre. La présence d'un retable baroque au fond d'une chapelle hopi soulève en effet des problèmes d'interprétation qui dépassent largement l'étude d'une communauté, d'une région ou d'un type d'objet. Face à des réalités à saisir obligatoirement sur des échelles multiples, l'historien devrait se transformer en une sorte d'électricien capable de rétablir les connexions continentales et intercontinentales que les historiographies nationales se sont longtemps ingéniées à débrancher ou à escamoter en imperméabilisant leurs frontières. Celles qui séparent le Portugal de l'Espagne constituent un exemple de ces blocages¹⁰. Des générations d'historiens ont creusé entre

6. Serge GRUZINSKI, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, xvi^e-xviii^e siècles*, Paris, Gallimard, 1988.

7. Serge GRUZINSKI, *La guerre des images de Christophe Colomb à Blade Runner, 1492-2019*, Paris, Fayard, 1990 ; Carmen BERNAND et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde*, t. II, *Les métissages*, Paris, Fayard, 1993.

8. Serge GRUZINSKI, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, pp. 7-9.

9. Une contribution intitulée « Connected Histories: Notes Towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », in V. LIEBERMAN (éd.), *Beyond Binary Histories. Re-imagining Eurasia to C. 1830*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1997, pp. 289-315.

10. Les historiens qui, derrière Antonio M. Hespanha, ont commencé à rompre ces barrières n'en ont que plus de mérite. Ces fractures hispano-portugaises se projettent sur l'histoire de l'Amérique ibérique : la brillante synthèse que David A. BRADING consacre à *The First America*,

ces deux pays des écarts tels que nous nous étonnons aujourd'hui que des œuvres de l'Inca Garcilaso de la Vega ou de Mateo Alemán¹¹ aient pu être publiées à Lisbonne avec des « licences » portugaises avant de l'être en Castille. Ou encore que l'apôtre du Brésil, le jésuite navarrais José de Anchieta, ait composé des *autos* bilingues en castillan et en portugais pour les jeunes cités de l'Amérique portugaise¹².

Mais les rhétoriques de l'altérité dressent des obstacles aussi redoutables que les pesanteurs des historiographies nationales. C'est à l'historien qu'il revient d'exhumer derrière les différences montées en épingle, réifiées et parfois même imaginées de toutes pièces, des continuités, des parentés ou des passages trop souvent minimisés quand ils n'ont pas été purement et simplement mis de côté. Le silence longtemps maintenu sur les populations métisses de l'Amérique au profit de sociétés indigènes réputées pures et authentiques en dit long sur ces « oublis ». Ajoutons que l'intérêt pour la micro-histoire — ou la micro-ethno-histoire — a si bien dressé notre œil à observer le proche que certains chercheurs ont fini par négliger le lointain. En somme, à des degrés divers, ces trois approches ont contribué, pour le meilleur mais aussi pour le pire, à détacher leurs objets des ensembles auxquels ils se reliaient historiquement.

Où trouver l'antidote ? Tout simplement peut-être dans ces vieux classiques qui n'ont pas toujours eu la postérité qu'ils méritaient : *La Méditerranée* de Fernand Braudel¹³, deux volumes de la collection « Nouvelle Clio » dus à Pierre Chaunu¹⁴, etc. Dès la fin des années soixante, s'élevant contre les déformations imposées par les histoires nationales, Pierre Chaunu intimait : « Il faut rompre avec les États. » Face à l'eurocentrisme, il prônait « l'histoire du désenclavement planétaire des civilisations et des cultures¹⁵ ». Et de conclure le volume 26 de la Nouvelle Clio sur une affirmation tout aussi péremptoire : « Voilà donc posé [...] le problème fondamental du contact des civilisations et des cultures¹⁶ ». Un « problème » que Fernand Braudel avait abordé à plusieurs reprises dans sa *Méditerranée* en explorant les rapports entre l'Europe chrétienne et l'Islam turc, ces « recouvrements

The Spanish Monarchy, Creole Patriots and the Liberal State, 1492-1867, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, laisse de côté l'Amérique portugaise.

11. *La Florida del Inca* est parue en 1605 chez Pedro Crasbeeck, *La Primera parte de los Comentaros reales* quatre ans plus tard chez le même éditeur qui avait publié en 1604 la deuxième partie du *Guzmán de Alfarache*.

12. Je sais gré à Décio Guzmán d'avoir attiré mon attention sur le théâtre de ce jésuite, et en particulier sur les « autos » *Na vila de Vitória* et *Na visitaçao de Santa Isabel* (José de ANCHIETA, *Obras completas*, t. III, *Teatro*, São Paulo, Loyola, 1970).

13. D'un Braudel toujours curieux des liaisons entre sa mer et « des régions voisines et lointaines » (Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, t. III, Paris, Armand Colin, 1990, p. 11).

14. Pierre CHAUNU, *L'expansion européenne du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, PUF, 1969, et du même auteur *Conquête et exploitation des Nouveaux Mondes*, Paris, PUF, 1969.

15. P. CHAUNU, *L'expansion européenne...*, *op. cit.*, p. 332.

16. *Ibid.*, p. 365.

de civilisations » qui s'opéraient aussi bien sur la péninsule Ibérique que dans les Balkans¹⁷.

Il est enfin une autre raison de mettre en chantier une histoire qui chercherait à rétablir des connexions et qui se distinguerait de la *World History* comme de l'histoire comparée. Une raison qui tient à notre temps. Le processus de globalisation est en train de modifier inéluctablement les cadres de notre pensée et, par conséquent, nos manières de revisiter le passé. Nous sommes journellement confrontés à des circulations de toutes sortes entre toutes les parties du globe, et donc conduits non seulement à réfléchir sur des questions de « contacts » (Chaunu) et de « recouvrements » (Braudel), mais également sur la centralité de notre « vieux monde » et de ses conceptions. Il suffit, par exemple, de parcourir la production cinématographique chinoise pour s'apercevoir qu'elle ne cesse de remettre en cause nos notions de tradition et de modernité¹⁸.

Un champ d'observation : la « Monarchie catholique »

Sur quelle échelle et dans quel espace l'électricien-historien doit-il intervenir pour analyser ces « contacts » ou ces « recouvrements » ? L'exercice peut se dérouler depuis une base locale et presque microscopique. Nous l'avons pratiqué en analysant des fresques et en visitant les ateliers des peintres indiens du Mexique central dans la seconde moitié du XVI^e siècle¹⁹, pour découvrir que la fable antique, le style maniériste et la technique des grotesques servaient de liants entre les croyances amérindiennes et celles du christianisme. L'examen comparé des thèmes, des formes et des couleurs révélait la trame d'une « connected history ». Mais pourquoi ne pas étendre l'enquête à des horizons plus vastes que l'on définirait moins en fonction de découpages qui seraient les nôtres aujourd'hui qu'en partant des ensembles politiques à visée planétaire qui se sont constitués à certains moments du passé ?

Nos travaux nous ont confronté à l'une de ces configurations. Elle associe non seulement des régions et des royaumes européens, mais également plusieurs continents en formant un cadre politique que les contemporains désignaient du nom de « Monarchie catholique ». Ces termes s'appliquaient à l'ensemble des territoires réunis sous le sceptre de Philippe II à partir de 1580, quand l'« union des couronnes » vint ajouter à l'héritage de Charles Quint — diminué de l'Empire — le Portugal et ses possessions d'outre-mer.

17. F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, op. cit., t. II, p. 506.

18. « Que le monde chinois modernisé sans renier ses origines et ses singularités, puisse être porteur naturellement des valeurs formelles vers lesquelles tend la modernité cinématographique est une étrange promesse, pas seulement pour le cinéma », Jean-Michel FRODON, « En haut du manguier de Fengshan, immergé dans l'espace et le temps », in J.-M. FRODON (dir.), *Hou Hsiao-hsien*, Paris, *Cahiers du cinéma*, 1999, p. 25.

19. S. GRUZINSKI, *La pensée métisse*, op. cit., pp. 107-199.

On peut s'intéresser à cet agglomérat planétaire de diverses manières. Il s'agit d'une construction dynastique, politique et idéologique dont on a disséqué les tenants et les aboutissants. L'héritage de l'Empire romain, les relectures et les expériences médiévales, l'ombre toujours présente des messianismes tiennent ici autant de place que les politiques matrimoniales qui jouèrent en faveur des Rois Catholiques avant de faire le bonheur, puis le malheur, des Habsbourg. Le rôle du hasard en la matière n'est pas à sous-estimer : c'est lui qui noue ou dénoue les combinaisons matrimoniales, même si une lecture rétrospective nous rappelle que dès la fin du ^{xv}^e siècle l'union des trois couronnes — Castille, Aragon et Portugal — était à l'ordre du jour²⁰. On prendra aussi la mesure de la nouveauté introduite par une domination philippine qui, faute de pouvoir se fonder sur la tradition impériale, a revendiqué des bases concrètes — « les royaumes les plus étendus [...] » — pour asseoir ses prétentions universelles²¹. Plus récemment, la grande politique de Philippe II a été examinée en détail par Geoffrey Parker, et les échecs de son fils Philippe III par Paul C. Allen²².

La Monarchie catholique est aussi le berceau d'une première économie-monde qui a suscité des travaux remarquables depuis les années soixante-dix²³. Nous n'y reviendrons pas non plus. Ils ont parfois laissé dans l'ombre d'autres dimensions universelles : à commencer par le déploiement des premières bureaucraties opérant à l'échelle planétaire, qui sont indissociables — *patronato* (ou *padroado*) oblige — des institutions partout implantées par une Église soumise aux deux couronnes. Sans se confondre avec la monarchie, les réseaux établis par les ordres religieux, la Compagnie de Jésus, les banquiers italiens ou les hommes d'affaires marranes²⁴ reliaient les quatre « parties du monde ». Les manifestations littéraires, plastiques et musicales de la domination philippine attestent la vogue d'un art, le maniérisme, qui s'est épanoui sur plusieurs continents à la fois. Ces facettes multiples ne font de la Monarchie catholique ni un système ni une civilisation. Mais elles sont trop imbriquées les unes dans les autres pour que l'on se contente d'aborder cet empire en termes exclusivement politiques ou économiques.

Alors que d'ordinaire les historiens s'ingénient à inventer et à construire de nouveaux objets en découpant des territoires et des chronologies, la

20. Sur l'empire de Charles Quint, la synthèse de Jean-Michel SALLMANN, *Charles Quint. L'empire éphémère*, Paris, Payot, 2000, qui s'efforce d'intégrer les possessions américaines à sa réflexion sur l'empire ; Pierre CHAUNU et Michèle ESCAMILLA, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000.

21. Pablo FERNÁNDEZ ALBALADEJO, *Fragmentos de monarquía*, Madrid, Alianza Universidad, 1993, pp. 177-178.

22. Sur la consistance de cette politique, ses ambitions et ses limites, Geoffrey PARKER, *The World is not Enough. The Grand Strategy of Philip II*, New Haven, Yale University Press, 1998. Et la suite qu'en a donnée Paul C. ALLEN, *Philip III and the Pax hispánica, 1598-1621*, New Haven, Yale University Press, 2000.

23. Au premier rang desquels ceux d'Immanuel Wallerstein.

24. Sanjay SUBRAHMANYAM, *L'empire portugais d'Asie, 1500-1700*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999, pp. 152-153.

Monarchie catholique est donc une réalité d'origine ibérique qui s'impose d'elle-même, dans l'espace et dans le temps, sans qu'on ait à la constituer de toutes pièces. Cette préexistence ne signifie pas pour autant que les historiens aient volontiers adopté le territoire de cet empire pour champ d'observation. De la Monarchie catholique, on pourrait dire ce que Fernand Braudel écrivait de la Méditerranée : « Son personnage est complexe, encombrant, hors série. Il échappe à nos mesures et à nos catégories²⁵ ». La monarchie est une gigantesque mosaïque faite de pièces encastrées dont le nombre, la diversité et les articulations défient l'analyse. C'est aussi un ensemble qui ne s'inscrit dans aucune longue durée et mérite, plus encore que l'empire de Charles Quint, l'épithète d'éphémère. Cette construction gigantesque, trop hétérogène et trop fragmentée pour se laisser aisément embrasser, a souvent été escamotée dans des approches « castillanocentriques ». C'est encore le cas de l'ouvrage de Geoffrey Parker, *The World is not enough* qui, malgré son titre et ses ambitions, fait une place dérisoire aux domaines africain, asiatique et américain, tout comme il se contente d'effleurer la politique portugaise ou la politique napolitaine du fils de Charles Quint²⁶. Des approches italiennes, par ailleurs fort suggestives, ne tiennent pas plus compte des Amériques ibériques, du Portugal et de l'Asie portugaise dans les réflexions qu'elles proposent sur le « sistema imperiale²⁷ ».

La Monarchie catholique aligne d'autres singularités. Sous sa forme philippine, c'est un conglomerat sans passé et sans précédent. Et même, faut-il ajouter, sans avenir, si l'on considère qu'elle ne survivra pas à la révolte du Portugal en 1640²⁸. Ce n'est pas non plus une unité géographique, dotée d'une forte personnalité historique, ni un bloc fondé sur des structures séculaires, voire millénaires, encore moins un espace liquide unifié, même si les contemporains s'accordaient à faire de l'océan et de la navigation le nerf de cet empire²⁹. Tout le contraire, apparemment, d'une Méditerranée braudélienne qui aurait traversé les siècles.

En fait, la monarchie se rapproche davantage de l'objet braudélien, si l'on privilégie les circulations planétaires qui s'y déploient et qui s'y croisent, les mélanges des hommes, des sociétés et des civilisations³⁰. Elle recouvre un espace qui réunit plusieurs continents, met en rapport ou télescope des formes de gouvernement, d'exploitation économique et d'or-

25. F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, op. cit., t. I, p. 11.

26. G. PARKER, *The World...*, op. cit.

27. Un exemple récent avec l'étude de Aurelio MUSI, *L'Italia dei viceré. Integrazione e resistenza nel sistema imperiale spagnolo*, Cava de 'Tirreni, Avagliano Editore, 2000.

28. La révolte du Portugal sonne le glas de l'empire et marque l'apparition et le triomphe d'autres organisations politiques centrées autour de l'État-nation. On la rapprochera de l'émergence au sein même des possessions américaines de l'Espagne de fortes identités proto-nationales, comme celles par exemple que révèle la diffusion au Mexique du culte de la Vierge de Guadalupe ou au Pérou de la dévotion à sainte Rose de Lima.

29. Comme l'explique en 1598 Tommaso CAMPANELLA dans sa *Monarchie d'Espagne et monarchie de France*, Germana ERNST (éd.), Paris, PUF, [1598] 1997, chap. XXXII, « Della navigazione », p. 356 sq.

30. « La Méditerranée n'a d'unité que par le mouvement des hommes, les liaisons qu'il implique, les routes qui le conduisent » : F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, op. cit., t. I, p. 338.

ganisation sociale, confronte parfois très brutalement des traditions religieuses que tout oppose. En ce sens, la monarchie n'est pas une « aire culturelle », elle en rassemble de multiples. Elle est le théâtre d'interactions planétaires entre le christianisme, l'islam et ce que les Ibériques appelaient les « idolâtries », catégorie au sein de laquelle les cultes de l'Amérique et de l'Afrique côtoient les grandes religions asiatiques. C'est en son sein que christianisation rime avec occidentalisation. Non sans effet en retour : installé à Goa, à Mexico ou à Lima, le Saint-Office doit se mesurer à des milieux, à des populations et à des immensités qui transforment inmanquablement les modalités et la portée de son action³¹.

L'étude des empires ibériques permet également de réexaminer la question des origines de la modernité. Que peut nous apprendre sur ce sujet le monde hispano-portugais — voire napolitain — qu'on tient d'ordinaire à l'écart de la voie royale de la modernité européenne, qui file droit de l'Italie vers la France pour rejoindre l'Angleterre et les pays du Nord³² ? Ce glissement de perspective a des effets paradoxaux puisque, loin de nous confronter à une Europe méridionale, archaïque et fossile, il renvoie à un espace planétaire où se jouent des phénomènes qui de près ou de loin ont à voir avec ce que nous appelons aujourd'hui globalisation et mondialisation.

L'historien ne peut guère échapper aux préoccupations de son époque, et celles-ci se réfèrent de plus en plus à ces deux notions. Au risque de l'anachronisme et d'une lecture rétrospective des origines, on envisagera donc les mondes de la monarchie dans une perspective qui s'écarte des découpages classiques hérités du XIX^e siècle : naissance de l'État-nation, rapports colonie/métropole, émergence de l'Amérique latine, etc., et l'on mettra l'accent sur les premières formes de globalisation et de mondialisation qui affectent ces espaces, quitte à préciser au fil de l'enquête en quoi globalisation, mondialisation et occidentalisation sont des processus distincts. En commençant par dégager certains des paramètres qui semblent régir les interactions qui s'y développent.

La dilatation planétaire des espaces européens

La Monarchie catholique est présente en des lieux aussi éloignés géographiquement et historiquement que Mexico, Lima, Salvador de Bahia, Manille, Macao, Goa ou Luanda. Dans le sillage de l'expansion portugaise et de la conquête castillane, cette domination planétaire a fait prodigieusement reculer les horizons européens³³. Tous les observateurs de l'époque

31. Sur le cas mexicain, Solange ALBERRO, *Inquisition et société au Mexique, 1571-1700*, Mexico, CEMCA, 1988.

32. La critique post-moderne n'a pas forcément l'œil plus sévère ; Stephen TOULMIN, *Cosmopolis. The Hidden Agenda of Modernity*, Chicago, The University of Chicago Press, 1990, met en cause les approches canoniques de la modernité sans toutefois jamais questionner la définition et les limites géographiques qu'il est convenu de lui assigner.

33. Le choix délibéré de privilégier l'étude de la Monarchie catholique à partir de 1580 ne nous fait pas oublier ce qu'elle doit aux étapes qui l'ont précédée, qu'il s'agisse de l'empire de Charles Quint ou de l'expansion portugaise.

s'accordent à souligner « l'immensité du territoire que possède la Monarchie d'Espagne³⁴ ».

Ce phénomène de planétarisation se traduit par un changement d'échelle qui nous semble décisif. On l'observe dans des domaines aussi divers que l'urbanisme, la littérature, la philosophie ou le droit. Un premier urbanisme ibéro-américain voit le jour au cours du xvi^e siècle. Des villes sont créées sur une échelle continentale en suivant des modèles d'origine ibérique. La *traza* castillane s'imprime sur le plan de presque toutes les nouvelles cités de l'Amérique espagnole. Mais l'expansion de l'espace européen se manifeste également dans des registres moins étudiés ou moins spectaculaires. Il en va ainsi de la production des images ou de l'apparition d'un public de lecteurs aux dimensions planétaires : les livres imprimés dans la péninsule Ibérique et en Europe voyagent sur les océans Atlantique, Indien et Pacifique. Un ouvrage « grand public » aussi fameux et aussi répandu que la *Diana* de Montemayor trouve aussi bien ses lecteurs sur les rives tropicales de la baie de Salvador de Bahia que dans les bourgades espagnoles des Philippines³⁵. Une partie de la première édition de *Don Quichotte* est écoulée dans les Andes³⁶. Traduites en nahuatl à Mexico ou en japonais à Nagasaki, les *Fables* d'Ésope deviennent tout à coup accessibles aux élites nippones et indiennes³⁷. Ces transformations sont indissociables de la création d'imprimeries et d'établissements d'enseignement supérieur en Amérique et en Asie³⁸. Non seulement les savoirs européens s'exportent mais ils sont reproduits localement. Il est significatif que les presses de Mexico aient imprimé la grammaire du jésuite Manuel Alvarez en même temps que celles de Nagasaki (1594)³⁹.

L'apparition d'un droit des Indes — *las leyes de Indias* — offre un autre exemple de propagation rapide de catégories et de valeurs venues de Castille. L'adaptation américaine de cet appareil juridique inspira le fameux ouvrage de Solorzano y Pereira, *Política indiana*⁴⁰, qu'il convient de replacer dans ce cadre transcontinental. Bornons-nous ici à souligner l'intérêt qu'il

34. Giulio Cesare CAPACCIO, *Il Forastiero, Dialogi*, Naples, 1634, p. 316.

35. Ronaldo VAINFAS (éd.), *Confissões da Bahia*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, p. 207, et Irving A. LEONARD, *Los libros del conquistador*, Mexico, FCE, 1996, pp. 193-194.

36. I. A. LEONARD, *Los libros...*, op. cit., pp. 225 et 237.

37. Sur la traduction en nahuatl, Gordon BORTHERSTON, *Aesop in Mexico. A 16th-Century Aztec Version of Aesop's Fables*, Berlin, Gebr Mann Verlag, 1987 ; sur la version japonaise, José María BRAGA, « The Beginnings of Printing at Macao », *Studia*, 12, 1963, pp. 29-137.

38. Sur l'exportation des livres espagnols vers l'Amérique, voir les travaux récents de Pedro Rueda RAMÍREZ et Carlos Alberto GONZÁLEZ SÁNCHEZ, *Los mundos del libro. Medios de difusión de la cultura occidental en las Indias de los siglos XVI y XVII*, Séville, Universidad de Sevilla, 1999. Sur les imprimeurs dans l'Inde portugaise, la préface de Manuel CADAFAZ de MATOS à Marcelo Francesco MASTRILLI, *Relaçam de hum prodigioso milagre*, Lisbonne, Biblioteca Nacional, 1989. Sur le domaine américain, citons pour mémoire les travaux classiques et toujours précieux de José Toribio Medina.

39. Diogo Ramado CURTO, « Cultura escrita e práticas de identidade », in F. BETHENCOURT et K. CHAUDHURI (dir.), *História da expansão portuguesa*, Lisbonne, Circulo dos leitores, t. II, 1988, p. 474.

40. Juan de SOLÓRZANO y PEREYRA, *Política indiana*, Madrid, Imprenta Real de la Gazeta, 1776.

peut y avoir à extraire l'histoire du livre et, à travers elle, celle du latin, du castillan et du portugais de leur gangue européenne, et à relire l'histoire du droit, de l'urbanisme ou encore de la tradition classique⁴¹ depuis d'autres rivages. Leur projection planétaire est manifestement tout autre chose qu'un phénomène périphérique. Encore que la diffusion mondiale des savoirs et des imaginaires européens ne constitue que l'une des facettes des transformations à l'œuvre au sein de la monarchie. Il serait trompeur de ramener ses espaces à celui de l'Occident ou de les penser exclusivement en terme d'occidentalisation. Pas plus qu'on ne saurait réduire l'expansion ibérique à sa dimension conquérante et souvent destructrice⁴² que nul ne conteste plus aujourd'hui. La dilatation des espaces européens est un processus complexe, car il s'accompagne constamment de la découverte simultanée d'autres sociétés et d'autres savoirs.

La compression des distances

En se dilatant, la sphère occidentale annexe ou s'efforce de capter d'autres espaces sans pour autant toujours les absorber. D'où une compression sans précédent des distances : l'inconnu devient familier, l'inaccessible devient disponible et le lointain relativement proche. D'où, par exemple, l'extension vers l'Europe occidentale de zones de consommation extra-européennes : l'humanité des adeptes du tabac, autrefois cantonnée à certaines populations amérindiennes, accueille quantité de nouveaux consommateurs européens.

Un domaine généralement abandonné aux historiens des sciences et de la médecine aide à prendre la mesure concrète de ces accélérations. L'arrivée des « drogues » exotiques et leur intégration au sein des pharmacopées européennes sont révélatrices de ces mouvements qui convergent vers la péninsule Ibérique au lieu d'en émaner. C'est le cas de la « racine de Michoacán » ou « rhubarbe des Indes », hier inconnue des Européens, demain en vente dans presque toutes les officines. Un médecin de Séville, le docteur Nicolás Bautista Monardes⁴³, en décrit la découverte au Mexique,

41. La lecture que l'on fait d'Aristote à Mexico ou de Jean Duns Scot à Lima, la diffusion en Europe de la *Logica mexicana* du jésuite Antonio Rubio font partie intégrante de l'histoire intellectuelle de l'Occident renaissant (voir, par exemple, Teodoro HAMPE (dir.), *La tradición clásica en el Perú virreinal*, Lima, Fondo Editorial Universidad Nacional de San Marcos, 1999, et Ignacio OSORIO ROMERO, *Antonio Rubio en la filosofía novohispana*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1988).

42. Sur cette vision critique, Walter MIGNOLO, *The Darker Side of the Renaissance. Literacy, Territoriality and Colonization*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1995.

43. Nicolás BAUTISTA MONARDES (1493-1588) publie en 1545 à Séville *Dos libros, el uno que trata de todas las cosas que traen de nuestras Indias Occidentales, que sirven al uso de la medicina, y el otro que trata de la Piedra Bezaar y de la Yerva Escuencora*. L'ouvrage est réédité en 1565 et 1569. En 1571 paraît une deuxième partie, bientôt enrichie d'une troisième en 1574. Les remises à jour (1565, 1569, 1571, 1574) enrichissent les informations, les corrigent et parfois les éliminent. Des traductions en italien, latin, anglais, français assurent à cette œuvre une diffusion européenne dans la seconde moitié du xvi^e siècle et une partie du xvii^e siècle. Nous utilisons ici une version moderne intitulée *Herbolaria de Indias*, établie par

dans la région de Colima, et nous explique la vogue européenne de ce nouveau remède. Son texte n'a pas qu'un intérêt pour l'histoire de la botanique ; il consigne minutieusement les différentes étapes de la diffusion de la plante, en établissant ce que nous appellerions aujourd'hui sa « traçabilité »⁴⁴. Les pages de Monardes détaillent également les résistances au nouveau produit et la manière dont elles sont rapidement vaincues. La première réaction du médecin est négative : elle exprime un rejet face à la nouveauté et à l'inconnu⁴⁵. Ce n'est qu'après avoir constaté les effets salutaires de la racine sur de nombreux patients que le praticien sévillan adopte son usage. Il se livre alors à une enquête méticuleuse sur l'origine et la nature de la plante et continue les expérimentations⁴⁶.

Le succès européen de la « racine du Michoacán » est foudroyant : « L'usage s'en est tellement diffusé qu'il est devenu commun dans le monde entier. On se purge avec elle non seulement en Nouvelle-Espagne et dans les provinces du Pérou, mais dans notre Espagne, en Italie, en Allemagne et en Flandres. J'ai expédié de longues relations sur son compte dans presque toute l'Europe aussi bien en latin que dans notre langue⁴⁷. »

Cette diffusion s'effectue depuis Séville, « le port et l'escale de toutes les Indes occidentales⁴⁸ » et elle obéit à des mobiles explicitement commerciaux : « Les Espagnols achètent les plantes et les envoient en Espagne comme des marchandises⁴⁹ » ; [...] « l'usage en est déjà si répandu qu'ils l'apportent en grande quantité comme une marchandise essentielle dont la vente rapporte beaucoup d'argent⁵⁰ ». De quoi mieux explorer les liens qui associent automatiquement la diffusion des nouveautés et leur commercialisation. La réduction des distances dans les empires ibériques est autant affaire de rentabilité que d'intérêt scientifique ou de curiosité. Elle ne se manifeste d'ailleurs pas que dans la circulation accrue des marchandises et des plantes : quand Sarmiento de Gamboa, parti de Lima pour explorer le détroit de Magellan, rejoint au Cap-Vert la route portugaise des Indes, puis qu'il retrouve aux Açores la flotte espagnole arrivée de la Nouvelle-Espagne,

Ernesto DENOT et Nora SATANOWSKY, avec une présentation et des commentaires de Xavier Lozoya (Mexico, Instituto Mexicano del Seguro Social, 1992).

44. N. B. Monardes réunit des informations sur l'origine géographique, les circonstances et la date de la découverte. La plante provient de Colima, une région située au nord-ouest du Mexique central. « La michoacán est une racine qui fut découverte il y a trente ans dans la province de Nueva España » (N. B. MONARDES, *Herbolaria...*, *op. cit.*, p. 96). La racine serait parvenue entre les mains du médecin de Séville vers 1540 et par l'entremise d'un Génois, Pascual Cataño (= Cataneo).

45. « J'ai abhorré l'usage de ces nouveaux remèdes sur lesquels nous n'avions aucune information écrite et aucune connaissance » (*ibid.*, p. 99).

46. « J'ai mis beaucoup de soin à prendre des informations auprès de ceux qui les ont ramenées de ces contrées et j'ai en fait l'expérimentation sur beaucoup de gens avec toute la diligence et la circonspection du monde » (*ibid.*, p. 3).

47. *Ibid.*, p. 100.

48. *Ibid.*, p. 3.

49. *Ibid.*, p. 101.

50. En 1573, outre les quantités vendues par ses soins à Séville, un *droguero* de la ville en aurait écoulé plus de dix quintaux dans le reste du pays (*ibid.*, p. 100).

HISTOIRE GLOBALE

les raccourcis qu'il inaugure et les connexions maritimes qu'il multiplie participent pleinement du rétrécissement de la planète que secrète la Monarchie catholique⁵¹.

La confrontation des informations

Partout et presque simultanément les hommes de la monarchie rencontrent et affrontent des sociétés sans lien aucun, ou sans lien direct, avec celles de l'Europe occidentale. Les Espagnols ont parcouru « des mers, des îles et des royaumes [...] où ils ont trouvé des gens si divers, des lois et des superstitions si différentes et tellement de sortes de gouvernements et de coutumes qu'on en reste stupéfait⁵² ». Et l'intérêt des Ibériques ne se borne pas aux territoires visités ou conquis : la curiosité pour la Chine perçue dans son gigantisme et ses réussites en fait foi.

On a amplement commenté les informations rassemblées par les chroniqueurs ibériques et italiens sur l'Amérique, l'Afrique, le Pacifique et l'Asie. On connaît mieux aujourd'hui la pratique naissante de la statistique, les expéditions scientifiques⁵³, les observations astronomiques conduites de manière coordonnée sur plusieurs continents, les entreprises cartographiques⁵⁴, les questionnaires et les enquêtes officielles lancées par la couronne de Castille, et qui aboutirent, entre autres, à la rédaction des *Relaciones geográficas*. Les *Relazioni universali* de Giovanni Botero ont amplement contribué à diffuser ces savoirs nouveaux. La bibliothèque universelle que publia Antonio de León Pinelo en 1629 recensait des centaines d'ouvrages écrits dans plusieurs dizaines de langues ; « orientale et occidentale, nautique et géographique », elle se voulait à la mesure de la Monarchie catholique⁵⁵.

Mais s'est-on autant préoccupé de prendre un aperçu synoptique et synchronique de ces entreprises ? Pour la première fois les lettrés d'une monarchie européenne sont confrontés à toutes les grandes civilisations du

51. Voir la « Relación y derrotero del viaje y estrecho de la Madre de Dios, antes llamado de Magallanes » (17 août 1580), publiée par María Justina Sarabia Viejo dans Pedro SARMIENTO de GAMBOA, *Viajes al estrecho de Magallanes*, Madrid, Alianza Editorial, 1988.

52. « Dédicace à l'archevêque de Séville », in Bernardino de ESCALANTE, *Discurso de la navegación que los Portugueses hazen a los reinos y provincias del oriente y de la noticia que se tiene de las grandezas del reino de la China*, Séville, Viuda de Alonso Escrivano, 1577 (édition moderne Laredo, Universidad de Cantabria, 1991), p. A5.

53. Un exemple de ces entreprises dans María Luisa RODRÍGUEZ SALAS, *El eclipse de Luna. Misión científica de Felipe II en Nueva España*, Huelva, Universidad de Huelva/Biblioteca Montañana, 1998.

54. Geoffrey PARKER, « Maps and Ministers: The Spanish Habsburgs », in D. BUISSET (éd.), *Monarchs, Ministers and Maps. The Emergence of Cartography as a Tool of Government in Early Modern Europe*, Chicago, The Chicago University Press, 1992, pp. 124-152.

55. Antonio de LEÓN PINELO, *Epítome de la Biblioteca oriental i occidental, náutica i geográfica*, Madrid, Juan González, 1629. On note une disproportion considérable entre le volume des informations accumulées et l'usage pratique qui en est fait : c'est le cas des *Relaciones geográficas* des Indes ou des *Relaciones topográficas* pour la péninsule (voir à ce sujet, G. PARKER, *The World is not enough...*, op. cit., p. 129, et, du même auteur, « Maps and Ministers... », in D. BUISSET, *Monarchs...*, op. cit., p. 130).

globe. Il est révélateur que le franciscain Bernardino de Sahagún s'interroge sur la *filosofía moral* des Indiens du Mexique dans les années où l'augustin Juan González de Mendoza mène une enquête analogue sur « la philosophie naturelle et morale que l'on enseigne publiquement » chez les Chinois⁵⁶. À la même époque, les savants de l'Espagne et de Rome se penchent sur les « peintures » mexicaines et les livres chinois expédiés en Europe⁵⁷. L'auteur d'un ouvrage pionnier sur la Chine, le Galicien Bernardino de Escalante⁵⁸, fait même reproduire des caractères chinois dans son texte deux ans avant que le métis Diego Valadés ne publie des glyphes du Mexique ancien dans sa *Rhetorica christiana* (1579)⁵⁹. L'essor des cartographies européennes se double d'un intérêt soutenu pour d'autres cartographies : qu'il s'agisse au Mexique du recours systématique aux « peintures » des *tlacuilos* retenues pour compléter et illustrer les textes des *Relaciones geográficas*, ou de la curiosité ibérique pour les cartes chinoises : « Une carte de géographie faite par les Chinois eux-mêmes qui est arrivée au Portugal entre les mains de Juan de Barros — un historien fort savant de cette nation —, porte l'indication de deux cent quarante quatre villes fameuses⁶⁰. »

Ajoutons que la découverte des savoirs exotiques a parfois des implications déroutantes : les Espagnols reconnaissent la priorité des Chinois dans deux domaines majeurs de la « modernité » : l'invention de l'imprimerie et celle de l'artillerie⁶¹, et cette reconnaissance s'étale dans un ouvrage, l'*Historia del gran reino de de la China* de Juan González de Mendoza, qui a connu de 1585 à 1600 trente-huit éditions dans toutes les grandes langues européennes. D'une façon générale, la « merveilleuse vie policée⁶² » de la Chine fascine les commentateurs comme les avaient enchantés les merveilles de Mexico-Tenochtitlán⁶³.

L'époque est donc aux comparaisons planétaires. L'historien de la Chine, Bernardino de Escalante, compare les villes de cet empire à Bruges, à

56. Juan GONZÁLEZ de MENDOZA, *Historia del Gran Reino de la China*, Madrid, Miraguanol/Polifemo, Biblioteca de Viajeros Hispánicos, 1990 (I^{re} édition Rome, Vincentio Accolti, 1585), p. 66.

57. « [La imprenta de los chinos] se puede ver hoy en Roma en la biblioteca del Sacro Palacio y en la que su Majestad ha hecho en el Monasterio de San Lorenzo el Real » : J. GONZÁLEZ de MENDOZA, *Historia...*, *op. cit.*, p. 120.

58. Dans son *Discurso de la navegación*, Bernardino de Escalante signale l'existence de deux livres chinois au sein des collections de la reine Catherine de Portugal (p. 62 v^o). Le *Discurso* est traduit en anglais dès 1579 (par Thomas Dawson) et probablement utilisé par Abraham Ortelius pour l'édition espagnole de son *Theatrum orbis terrarum* (*Teatro de la tierra universal de Abraham Ortelio*, Anvers, Christophe Plantin, 1588).

59. Diego VALADÉS, *Rhetorica chistiana ad concionandi et orandi usum...*, Pérouse, *apud Petrumiacobum*, 1579.

60. B. de ESCALANTE, *Discurso...*, *op. cit.*, p. 34.

61. J. GONZÁLEZ de MENDOZA, *Historia...*, *op. cit.*, leur consacre deux chapitres : « De como muchos años antes de que en la Europa se usó en este reino la invención de la artillería » (p. 125) et « De quanto mas antigua es la costumbre de estampar los libros en este reino que en nuestra Europa » (p. 127).

62. B. de ESCALANTE, *Discurso...*, *op. cit.*, p. 46.

63. Bernal DÍAZ del CASTILLO, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, Joaquín RAMÍREZ CABAÑAS (éd.), Mexico, Porrúa, t. I, pp. 280-281.

Séville, à Cadix⁶⁴. Mais ces confrontations ne se bornent pas à mettre en rapport le non-européen et l'européen⁶⁵. Les rapprochements directs entre les Indes occidentales et orientales se multiplient grâce aux liaisons qui s'établissent entre Lisbonne et Séville, entre l'Asie portugaise et l'Asie espagnole⁶⁶. Rien n'empêche Pedro Ordóñez de Ceballos de comparer le réseau hydrographique du Mékong avec celui de l'Amazone⁶⁷. Mais, fait nouveau, ces rapprochements peuvent être désormais échafaudés depuis les terres lointaines et à partir d'un nouveau cadre de référence. C'est ce qu'implique la formule récurrente du médecin Juan de Cárdenas : « Davantage dans les Indes que dans n'importe quelle autre partie ou province du monde⁶⁸. » C'est à Mexico et dans une perspective « indienne » (au sens continental et américain de *indiana*) que ce médecin rédige son traité sur les *Problemas y secretos maravillosos de las Indias*⁶⁹. C'est à Mexico également que s'élabore dès la seconde moitié du xvi^e siècle une vision proprement américaine de l'Asie, un « orientalisme » qui, sans cesser d'être d'origine occidentale, s'est greffé sur le Nouveau Monde. C'est toujours dans la capitale mexicaine que Antonio de Morga publie le premier grand ouvrage espagnol consacré à l'histoire des Philippines, son *Sucesos de las islas filipinas*⁷⁰.

La circulation des plantes médicinales dont le médecin Monardes nous a fourni un exemple ne tisse pas exclusivement des liens entre l'Europe occidentale et l'Amérique espagnole. D'autres connaissances et d'autres plantes parviennent à Lisbonne depuis les terres d'Asie. C'est en 1563 que Garcia d'Orta fait imprimer à Goa ses *Coloquios dos simples, e drogas he cousas medicinais da India*⁷¹. Tôt connu en Espagne, l'ouvrage est traduit en latin et publié quatre ans plus tard aux Pays-Bas par l'Arrageois Charles de l'Écluse. En 1593, une quatrième édition joint au texte de Garcia d'Orta celui de Nicolás Bautista Monardes. Les circuits de la connaissance lient ainsi l'Amérique à l'Asie en passant par une Europe qui ne se limite pas aux imprimeries de la péninsule : les nouveaux savoirs de l'Inde croisent

64. B. de ESCALANTE, *Discurso...*, *op. cit.*, pp. 36 v^o et 38.

65. Un exemple de somme encyclopédique dans le domaine religieux : la *Apologética historia sumaria* de Bartolomé de LAS CASAS, éditée par E. O'GORMAN, Mexico, UNAM, 2 vols, [1559] 1967.

66. L'Afrique n'est pas absente : B. de ESCALANTE, *Discurso...*, *op. cit.*, compare les habitants de Canton à ceux de Fez et du Maroc (p. 41).

67. Pedro ORDÓÑEZ de CEBALLOS, *Viaje del Mundo*, Madrid, Miraguano Ediciones, Biblioteca de Viajeros Hispánicos, [Madrid, Luis Sánchez, 1616] 1992, pp. 384-385.

68. Juan de CÁRDENAS, *Primera parte de los problemas y secretos maravillosos de las Indias*, Angeles DURÁN (éd.), Madrid, Alianza Editorial, [Mexico, 1591] 1990, p. 46.

69. J. de Cárdenas dispose à Mexico des écrits portugais de Alfonso de Albuquerque, *Commentarios do Grande Afonso Dalboquerque, capitán geral de India...*, Lisbonne, 1576 (J. de CÁRDENAS, *Primera parte...*, *op. cit.*, p. 36).

70. Antonio de MORGÁ, *Sucesos de las islas filipinas*, Mexico, Cornelio Adriano Cesar, 1609.

71. A. J. ANDRADE de GOUVEIA, *Garcia d'Orta e Amato Lusitano na ciência do seu tempo*, Lisbonne, Instituto de cultura e lingua portuguesa, 1985.

ceux de l'Amérique sur les presses flamandes de la monarchie⁷². Certains travaux réalisent même des aller-retour à travers l'Océan au cours desquels les données initiales sont retravaillées en fonction de milieux savants ou de publics tout à fait différents⁷³.

Heurts et concordances des temps

La présence hispanique se solde aussi par l'imposition systématique de la référence au temps occidental et chrétien. Cette unification du temps passe même pour être l'une des caractéristiques de la monarchie : dans sa *Monarchia di Spagna* (1598), le Calabrais Tommaso Campanella constate avec satisfaction que la messe est célébrée toutes les demi-heures, « ogni mezz'ora e sempre », d'un bout à l'autre de la Monarchie catholique⁷⁴.

Cependant le temps européen prend un aspect sensiblement différent dès qu'il est appréhendé hors du Vieux Monde. Publié à Mexico quelques années après la rédaction du traité de Campanella, le *Repertorio de los tiempos* (1606) de l'Allemand Heinrich Martin explique le temps occidental et ses divisions, rappelle les liens qu'il entretient avec l'astronomie et l'astrologie, propose des pronostics et un résumé des choses passées. Martin s'applique à insérer la chronologie du Mexique espagnol dans une chronologie européenne et mondiale : le temps de la vice-royauté américaine est raccordé au temps de l'Angleterre de Henri VIII et de Marie Stuart, à celui du Pérou espagnol et même à celui des Philippines⁷⁵. Cette insertion s'accompagne d'un tableau des longitudes qui situe plus d'une centaine de villes de la Monarchie catholique par rapport au méridien de Mexico, au lieu de le faire par rapport à celui de Madrid ou de Séville ; en commençant par les cités de la Nouvelle-Espagne, du Pérou, du Brésil, puis de l'Espagne, des Philippines, de la « Gran China » pour s'achever sur l'Inde des Portugais :

72. Si les Pays-Bas et la Rome des papes offrent des relais privilégiés entre l'Amérique et l'Asie, les circulations incessantes qui lient le Portugal et sa voisine la Castille sont essentielles. Le premier ouvrage castillan consacré à la Chine, le *Discurso de la Navegación* du Galicien Bernardino de Escalante aurait-il pu voir le jour sans la lecture des chroniques portugaises (João de Barros) et les contacts directs noués par notre auteur avec les Portugais et les Chinois de Lisbonne ? (*Discurso...*, *op. cit.*, p. A5 v°).

73. C'est dans ce cadre que se diffusent les recherches mexicaines du *protomédico* de Philippe II, Francisco Hernández. Ses écrits arrivent en Espagne où ils circulent sous forme manuscrite mais la publication se fera en Italie puis au Mexique dans la version qu'en établit Fray Francisco XIMÉNEZ, *Quatro libros de la naturaleza y virtudes de las plantas y animales [...] con lo que el doctor Francisco Hernández escribió en lengua latina*, Mexico, Viuda de Diego López Davalos, 1615.

74. T. CAMPANELLA, *Monarchie d'Espagne...*, *op. cit.*, chap. IV, p. 32.

75. « Breve relación del tiempo en que an sucedido algunas cosas notables e dignas de memoria assí en Nueva España como en los reynos de Castilla y en otras partes del mundo desde el año de 1520 hasta el de 1590 », in H. MARTÍNEZ, *Repertorio de los tiempos y historial natural desta Nueva España*, Mexico, Henrico Martínez, 1606, pp. 225-276. Sur ce personnage, se reporter à Francisco de la MAZA, *Enrico Martínez, cosmógrafo e impresor de Nueva España*, Mexico, UNAM, 1991 (réimpr. de l'édition de la Sociedad de Geografía y Estadística, 1943).

Calicut, Goa et Diu⁷⁶. À chaque fois, le cosmographe fournit la différence horaire qu'il a calculée entre la capitale du Mexique et la ville indiquée. Sous sa plume et dans ses calculs, Mexico devient un axe historique et géographique à partir duquel le temps de l'Europe se transforme en temps occidental.

Encore que la victoire du temps chrétien soit loin d'être absolue. Avec le temps de l'Église débarque en Amérique, en Asie et en Afrique celui des marranes. Et les autres computes, fût-ce dans les régions directement dominées par le roi de Castille, résistent comme ils le peuvent. Dans la capitale espagnole des Philippines, à Manille, la ville des *sangleyes* vit à l'heure chinoise tandis que les chroniqueurs indiens du Mexique continuent inlassablement de calculer des concordances entre leurs calendriers et celui des chrétiens. Ceux-ci ne restent d'ailleurs pas indifférents à d'autres manières de compter le temps ou à d'autres profondeurs historiques comme l'attestent les travaux menés par les missionnaires espagnols sur les computes mexicains ou, pour une tout autre région du globe, l'intérêt porté aux millénaires d'histoire chinoise⁷⁷. Temps et espaces se rencontrent, interfèrent et s'affrontent au sein de la monarchie et même en dehors d'elle puisque la Chine impénétrable est curieuse des horloges européennes. L'étude de ces expériences ne pourrait-elle pas contribuer à mieux dégager les particularités d'un temps européen mis à l'épreuve d'autres temporalités ?

Dilatation des espaces européens, compression des distances, confluence des savoirs et des temps, ces transformations définissent quelques-uns des paramètres propres à la monarchie. Des mondes, des histoires que rien ne reliait auparavant entrent en contact. Le panorama apparaît d'une telle complexité qu'on ne saurait se borner à l'envisager dans la perspective d'une occidentalisation conquérante ou dans celle d'une « vision des vaincus » imperméable au changement. Reste à savoir comment le perçoivent les hommes qui l'habitent.

De la « patrie » au « monde » et retour

Une plante venue de Colima envahit les herboristes de Castille, des Flandres et d'Italie — mais combien sommes-nous aujourd'hui à savoir exactement où se situe ce petit état du centre du Mexique ? La circulation des drogues révèle la façon dont le « local » est susceptible d'acquérir une projection internationale, une « visibilité » soudaine à l'échelle « globale », c'est-à-dire sur les scènes européennes, sud-américaines, africaines et asiatiques. Il est évident que « local » et « global » représentent des catégories

76. « Tabla de la diferencia de longitud entre el meridiano de la muy noble y leal ciudad de México, y los meridianos de los mas insignes lugares, assí de la Nueva España, como de los Reynos del Pirú y de otras partes del Mundo » (H. MARTÍNEZ, *Repertorio de los tiempos...*, op. cit., pp. 76-80).

77. « Con aver en muchas ciudades memoria de mas de dos mil años », B. de ESCALANTE, *Discurso...*, op. cit., p. 35.

contemporaines encore fort mal définies et il n'est pas question de les plaquer telles quelles sur les sociétés du xvi^e siècle. Pas plus qu'on ne saurait confondre la globalisation qui s'ébauche en cette époque lointaine avec la mondialisation que nous vivons aujourd'hui. Mais doit-on pour autant écarter les sollicitations du présent quand elles nous incitent à revisiter le passé et à en extraire de quoi réfléchir sur les singularités de notre temps ? Au sein de la monarchie, les témoignages les plus divers différencient deux espaces : celui d'où l'on vient (et où parfois l'on retourne), et celui au sein duquel on se déplace. Localement, c'est la *patria*, le *patrio nido* qui sert de point d'ancrage. C'est l'endroit que l'on regagnera après avoir couru le monde et les continents, « comme l'oiseau absent du nid qui est sa patrie ». La formule est de Pedro Ordóñez de Ceballos, globe-trotter avant la lettre, de retour dans son Jaén natal en 1614⁷⁸.

Local et global ne sont guère aisés à cerner, pas plus que les liens qui les unissent. Au cours du xvi^e siècle, le rapport entre ce qui constitue le « local » — *la patria* — et ce qui correspond à notre « global » — *el mundo* — se modifie à mesure que *patria* et *mundo* acquièrent eux-mêmes des contenus ou des visages différents. Ces changements épousent les rythmes de l'expansion ibérique. Comme s'il s'agissait de deux processus parallèles et indissociables, la redéfinition du « local » paraît accompagner l'émergence d'un « global » qui tend chaque fois davantage à se confondre avec l'espace planétaire. En Amérique, la conquête espagnole contraint envahisseurs et envahis à redéfinir le « local ». Avec les ans et la distance, les liens des conquistadors avec leur communauté d'origine se distendent ou se rompent : pour partie d'entre eux leur lointaine *patria* située quelque part en Castille, en Andalousie ou dans le Pays basque⁷⁹ n'est plus qu'un souvenir. Quant aux rapports qu'ils ont pu tisser dans les Caraïbes, ils se résument souvent à des attaches éphémères. Le « néo-local » américain se présente d'abord comme une réalité institutionnelle, transplantée ou métisse. La fondation de la ville de Veracruz par les conquistadors matérialise et officialise cette reterritorialisation à la castillane sur le sol du Mexique. Pour les sociétés indigènes, la création des *repúblicas de Indios*, qui conjuguent institutions ibériques et héritages amérindiens, le redécoupage des espaces ethniques et les politiques de *congregaciones* ou de *reducciones* déclenchent également des processus de relocalisation.

Dans le même temps se profile un espace « global » étendu à l'échelle planétaire. Grâce à Magellan et à El Cano le monde devient pleinement un globe dont il est possible de faire le tour. C'est dorénavant une réalité vécue aux dimensions matériellement vérifiables. La conquête des Philippines par l'Espagne et la découverte de la route du retour rendent possibles les premières liaisons régulières transpacifiques. La maîtrise progressive des

78. P. ORDÓÑEZ de CEBALLOS, *Viaje del mundo...*, op. cit., p. 5. Un de ses amis renchérit : « Votre ville et votre nid de Jaén » (p. 6).

79. Carmen BERNAND et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde*, t. I, *De la découverte à la conquête*, Paris, Fayard, 1991, p. 137.

parcours planétaires fait de l'exceptionnel une pratique de routine à haut risque⁸⁰ et donne une portée concrète à la formule « sur toute la rotondité du monde⁸¹ », dorénavant associée aux déplacements des Espagnols. Ces progrès de la navigation ont précédé de quelques années l'avènement de la Monarchie catholique, qui est parvenue à faire « le tour du monde entier en peu de temps⁸² ».

Rédigées peu après le tour du monde de Magellan, les *Lettres* dans lesquelles Hernán Cortés rend compte à son souverain de la conquête du Mexique sont déjà révélatrices d'un nouvel état de choses et d'un nouvel état d'esprit. Elles s'adressent non pas au roi de Castille mais à l'empereur. Ce n'est pas seulement la titulature du destinataire qui est inattendue, c'est le lieu d'expédition, le Mexique. Pour la première fois, une terre américaine tombe sous la domination de l'héritier des empereurs romains, l'« *invictísimo emperador, potentísimo César*⁸³ », raccordant le Nouveau Monde à l'Ancien⁸⁴. Autant que la navigation, le détournement de la tradition impériale de l'Occident latin, l'expansionnisme ibérique, la réalisation des ambitions universalistes du christianisme ont favorisé la diffusion d'une autre approche du monde, conçu dorénavant comme un ensemble de terres liées entre elles et placées sous un même sceptre⁸⁵.

C'est dans ce contexte et dans cette acception que le terme *mundo* devient récurrent sous les plumes les plus diverses. Quand il évoque la diffusion de nouvelles espèces de plantes, le médecin sévillan Nicolás Monardes ne peut s'empêcher de recourir systématiquement à ce vocable : « Leur usage ne s'est pas seulement [répandu] dans notre Espagne mais dans le monde entier⁸⁶. » Le cosmographe allemand installé à Mexico, Heinrich Martin, ne perd jamais de vue « les autres parties du monde⁸⁷ ».

80. Au début du xvii^e siècle, le Florentin Francesco Carletti est capable de fournir une liste précise des trajets et des temps de navigation permettant à un homme d'affaires d'effectuer le tour du monde (Francesco CARLETTI, *Ragionamenti di F. Carletti fiorentino sopra le cose da lui vedute...*, Florence, Giuseppe Manni, 1701).

81. B. de ESCALANTE, *Discurso...*, *op. cit.*, p. A5.

82. T. CAMPANELLA, *Monarchie d'Espagne ...*, *op. cit.*, chap. XXXI, pp. 338-339.

83. Hernán CORTÉS, *Cartas y documentos*, Mario HERNÁNDEZ SÁNCHEZ (éd.), Mexico, Porrúa, 1963, pp. 114-115.

84. Sur l'apport de Cortés à la construction d'une nouvelle idée impériale, P. F. ALBALADEJO, *Fragmentos de monarquía...*, *op. cit.*, p. 174, et Victor FRANKL, « Imperio particular e imperio universal en las cartas de relación de Hernán Cortés », *Cuadernos Hispanoamericanos*, 165, 1963, pp. 443-482 et 460-465. Sur les dimensions juridiques des termes *mundo* et *terra*, voir Anthony PAGDEN, *Lords of the World. Ideologies of Empire in Spain, Britain and France C. 1500-C. 1800*, New Haven, Yale University Press, 1995.

85. La globalisation des imaginaires au xvi^e siècle a puisé dans la dynamique messianique et millénariste qui sous-tend les voyages de Colomb, les politiques des Rois Catholiques et du roi de Portugal dom Manuel, et qui affleure plus tard dans les spéculations liées à la figure impériale de Charles Quint et à celle de son successeur. Sur la diffusion du sébastianisme au sein de la partie portugaise de la monarchie, on peut se reporter à Jacqueline HERMANN, *1580-1600. O sonho da salvação*, São Paulo, Companhia das Letras, 2000.

86. N. B. MONARDES, *Herbolaria...*, *op. cit.*, p. 2.

87. H. MARTÍNEZ, *Repertorio de los tiempos...*, *op. cit.*

Dans la *Città del Sole*, l'informateur génois de l'Hospitalier se flatte « d'avoir fait le tour du monde entier », « il mondo tutto⁸⁸ ». Les chroniqueurs ont pris l'habitude d'ouvrir leur récit en plantant le décor d'un monde qui n'est plus seulement celui de la Création, des Anciens et du Moyen Âge, mais l'addition des « quatre parties » émergées — Europe, Amérique, Afrique, Asie —, distribuées dans deux hémisphères en voie d'être occupés, mesurés et conquis⁸⁹.

Le « global » se greffe enfin sur une visualisation toujours plus fine du globe terrestre. Les mappemondes, les sphères armillaires et les tapisseries le montrent dans sa réalité physique et son intégralité. Jerry Brotton a longuement analysé une tapisserie que l'on doit à Bernard Van Orley et qui s'intitule « La Terre sous la protection de Jupiter et de Junon » (Bruxelles, 1520-1530)⁹⁰. Il s'agit, en fait, de l'empire portugais figuré dans ses dimensions brésiliennes, africaines et asiatiques sur un globe blanc et bleuté d'une saisissante beauté. On pourrait également évoquer la manière dont les poètes ibériques organisent des voyages aériens autour du globe et découvrent au passager envolé vers le haut des cieux « [...] du Brésil les étendues incultes, / les Andes, l'Eldorado, et les redoutables / déserts du Darien remplis d'embûches, / quoiqu'alors frais et fleuris [...] »⁹¹.

Si l'on s'en tenait à la définition du terme global que proposait récemment Bruce Mazlich : « Le mot global nous renvoie en direction de l'espace et peut inclure l'idée de se trouver hors de notre planète en train de regarder le vaisseau Terre⁹² », il nous faudrait reconnaître que Van Orley et Balbuena figurent parmi les inventeurs de cette « new perspective » !

Du « global » au « local »

Les vastes espaces qu'embrasse la Monarchie catholique incitent à poursuivre le questionnement au risque toujours de l'anachronisme. Comment s'insère le « local » dans le « global » tels qu'on peut les repérer dans la seconde moitié du XVI^e siècle ? De quelle façon appréhende-t-on le « local » au sein d'une domination mondialisée comme la monarchie ? Comment le « global » se traduit-il ou est-il perçu sur place, à grande échelle, au sein d'un espace concret, vécu quotidiennement ? Quantité de pistes s'offrent au chercheur. On se contentera d'évoquer celles qu'inspire la lecture de trois auteurs de la monarchie que rien, en principe, ne devrait rapprocher :

88. « Girai il mondo tutto » ; Tommaso CAMPANELLA, *La Città del Sole*, Luigi FIRPO (éd.), Bari, Laterza, 1997, p. 3.

89. João dos SANTOS, *Etiópia oriental*, Luís de ALBUQUERQUE (éd.), Lisbonne, Biblioteca da expansão portuguesa, [Evora, Manuel de Lyra, 1609] 1989.

90. Dans *Trading Territories. Mapping the Early Modern World*, Londres, Reaktion Books, 1997, pp. 17-19.

91. Bernardo de BALBUENA, *El Bernardo*, Noé JITRIK (éd.), Mexico, Secretaría de Educación Pública, [Mexico, 1624] 1988, p. 137.

92. Bruce MAZLICH, « Crossing Boundaries: Ecumenical, World, and Global History », in P. POMPER, R. H. ELPICK et R. T. VANN (éds), *World History. Ideologies, Structures and Identities*, Oxford, Blackwell, 1998, p. 47.

Bernardo de Balbuena, Juan de Torquemada et Tommaso Campanella. Le premier écrit un poème de circonstance édité à Mexico (1604), le deuxième un ouvrage apologétique publié à Séville (1615) et le troisième un petit traité philosophique rédigé dans le royaume de Naples (1602) qui fait suite à sa *Monarchia di Spagna*.

Le poète espagnol Bernardo de Balbuena consacre à Mexico un éloge si exalté — *Grandeza mexicana* — que la ville réelle s'efface derrière une vision fabuleuse et grandiose : « Cité fameuse, centre de perfection [...]. Indes du monde, ciel de la terre », plongée dans un éternel printemps. Mais cette image est aussitôt ancrée sur l'immensité du globe dont Mexico serait le « gond ». Pas question de dissocier la cité d'un empire et d'un expansionnisme auxquels Balbuena s'empresse de rendre hommage :

En moins de dix années
L'Espagne s'est taillée
En ces Indes florissantes
Deux monarchies [...]
Et sur cent royaumes de vaillants barbares
Deux milles lieues de territoires étrangers.⁹³

La *Monarquía indiana* du franciscain Juan de Torquemada propose un autre type d'articulation. Cette chronique monumentale⁹⁴ fait l'apologie de l'évangélisation franciscaine en jouant aussi sur deux plans : une perspective planétaire et une perspective locale. La perspective planétaire embrasse les Indes occidentales, le Pacifique et l'Asie espagnole. « Globalement », la *Monarquía indiana* de Torquemada se présente à la fois comme la variante « américaine » de la Monarchie catholique et comme la version christianisée de la monarchie indigène qui dominait le Mexique avant la conquête espagnole. Quant à la perspective locale, elle correspond à la description idéalisée (et nostalgique) de la communauté indigène telle que les moines l'avaient imaginée et implantée en Nouvelle-Espagne⁹⁵. Idéalement, celle-ci est conçue comme un vaste monastère ou une grande école placée sous la férule des franciscains⁹⁶. La discipline la plus stricte doit y régner. Tout à la fois exaltés et confinés dans une position de subordination, les Indiens constituent un *genus angelicum*, une « cire molle ». Torquemada développe donc sur le mode spirituel et monastique ce que Balbuena déclinait sur le

93. Bernardo de BALBUENA, *Grandeza mexicana*, Mexico, Porrúa, [Mexico, 1604] 1990, p. 123.

94. Juan de TORQUEMADA, *Monarquía indiana*, Miguel LEÓN-PORTILLA (éd.), Mexico, UNAM, 7 vols, [Séville, 1615] 1975-1983.

95. Ces conceptions sont reprises de l'œuvre longtemps restée manuscrite d'un autre franciscain, Gerónimo de Mendieta. Sur les idées messianiques et millénaristes de ce moine, John L. PHELAN, *El reino milenarismo de los franciscanos en el Nuevo Mundo*, Mexico, UNAM, 1972, p. 92.

96. J. de TORQUEMADA, *Monarquía indiana...*, op. cit., t. V, 1977, pp. 321-349. Les Indiens étaient censés apprendre « la fe cristiana y policía humana » tandis que les moines se posaient comme les « maestrescuelas destos niños », dans « Carta de Gerónimo de Mendieta, Toluca, 1562 », *Cartas de religiosos*, Mexico, Chávez Hayhoe, 1941, pp. 10-11.

mode poétique et profane. Est-ce pour cette raison que le franciscain met les Indiens au cœur de sa vision de la réalité locale alors que le poète ne s'embarrasse guère pour les en exclure, ou presque ? Reste que tous deux s'accordent à imaginer le « local » sous l'angle de la glorification et de l'idéalisation.

À une autre extrémité de la monarchie et à la même époque, le dominicain Tommaso Campanella passe d'une vision politique du « global », la *Monarchia di Spagna*, à la description philosophique d'une île asiatique située sous l'équateur. Celle-ci abrite une cité merveilleuse, la *Città del Sole*. Dans cet ouvrage rédigé trois ans après la *Monarchia*⁹⁷, le « local » cesse d'être l'idéalisation d'une réalité pour se confondre avec l'utopie. Après avoir décrit et exalté un monde en passe d'être totalement dominé par l'Espagne pour peu qu'elle se pliât aux principes du christianisme⁹⁸, Campanella se concentre sur un point du globe qui apparaît comme « une cellule vitale capable de se reproduire jusqu'à occuper la terre entière⁹⁹ », la Cité du Soleil.

À force d'analyser le texte de Campanella dans son cadre napolitain ou italien¹⁰⁰, on ne s'est guère aperçu que la Cité du Soleil évoque autant la ville parfaite des vers de Balbuena que l'existence réglée des communautés indigènes selon Torquemada. Les chants dont retentit la *Città del Sole*, les *balli bellissimi*¹⁰¹, les fêtes, les prières, le luxe des ornements sacerdotaux renvoient à la somptuosité de la religiosité indienne orchestrée par les franciscains du Mexique. Cantonnées dans leur contexte local, ces œuvres paraissent n'avoir rien en commun ; relues dans le cadre de la monarchie, elles sont toutes traversées par la préoccupation de penser le rapport entre la sphère locale et la monarchie, et s'en tirent chacune en idéalisant la cité ou la communauté.

L'analyse, il va sans dire, n'a de sens que si on lui soumet d'autres textes surgis dans la mouvance de la domination philippine. En tout cas, les systèmes de représentation nés au sein de la Monarchie catholique semblent d'ores et déjà indiquer que l'unité dynastique est compatible avec des points de vue multiples qui réservent à chacune des régions de l'empire un rôle dynamique. Comme si l'appartenance à la monarchie pouvait s'accommoder d'une relecture locale, créatrice et originale. Liée à des pro-

97. T. CAMPANELLA, *Monarchie d'Espagne...*, *op. cit.* ; sur la pensée de Campanella et l'empire espagnol, on peut lire Anthony PAGDEN, *Spanish Imperialism and the Political Imagination*, New Haven, Yale University Press, 1990, pp. 37-63. John M. HEADLEY, *Tommaso Campanella and the Transformation of the World*, Princeton, Princeton University Press, 1997.

98. Thème qu'il reprendra dans son *Discorso delle ragioni che ha il re cattolico sopra il nuovo emisfero* (écrit en italien en 1607, traduit en latin et imprimé) comme le dernier chapitre de la *Monarchia messiae* (1633). Ce texte est publié par Germana ERNST, dans S. Rota Ghibaudo et F. Barcia (éds), *Studi politici in onore di Luigi Firpo*, Milan, vol. II, 1990, pp. 22-31.

99. Luigi FIRPO (éd.), in T. CAMPANELLA, *La Città del Sole...*, *op. cit.*, p. XXX.

100. Par exemple, A. MUSI, *L'Italia...*, *op. cit.*, pp. 121-125.

101. T. CAMPANELLA, *La Città...*, *op. cit.*, p. 45.

grammes aux ambitions universelles¹⁰², cette trame complexe reste donc encore largement à explorer. On pourrait relire dans le même esprit la *Rhetorica christiana* du métis Diego Valadés (Pérouse, 1579)¹⁰³ ou encore les *Comentarios reales* de l'Inca Garcilaso de la Vega, en cherchant à définir de quelle façon l'idéalisation du royaume des Incas s'inscrit elle aussi dans le contexte universel de la monarchie. L'analyse des auteurs portugais montrerait de quelle manière ils conçoivent les liens qui unissent aux espaces gigantesques de la domination philippine une Lisbonne placée au centre du monde¹⁰⁴. Sans oublier l'*Asia portuguesa* et sa capitale, Goa, baptisée la « Rome de l'Asie ». Et pourquoi ne pas donner la parole à l'Afrique en interrogeant l'historien mulâtre André Alvarez de Almada et son *Tratado breve* (1594)¹⁰⁵ ? On s'apercevrait alors que des périphéries de la monarchie, qu'elles soient napolitaines ou portugaises, mexicaines ou péruviennes, africaines ou asiatiques, naissent simultanément des représentations du monde où chaque fois « local » et « global » se répondent de manière singulière.

Circuler entre les mondes

Mais ces pistes, à peine ici ébauchées, ne concernent que des constructions intellectuelles isolées même si leur appartenance à un cadre commun révèle des parentés insoupçonnées ou encore peu étudiées. C'est davantage l'histoire des hommes qui nous dévoile la manière dont le « local » et le « global » sont constamment réagencés, et ce n'est qu'en multipliant les études de cas que l'on peut espérer rassembler des informations significatives.

« Nos Espagnols ont montré une telle valeur et une telle détermination qu'ils n'ont presque pas laissé sur toute la rotondité de la terre de mer, d'île, de royaume qu'ils n'aient parcourus¹⁰⁶. » Comme dans la Méditerranée braudélienne, et plus encore peut-être, c'est le mouvement des hommes¹⁰⁷ qui confère son unité à l'espace de la monarchie. En fait de mobilité et de nomadisme, la réalité dépasse souvent l'imagination des meilleurs romanciers du temps : si le Guzmán de Alfarache, le prototype du héros picaresque, circule dans le bassin de la Méditerranée occidentale, son créateur, Mateo Alemán, séjourne plusieurs années en Nouvelle-Espagne. Ni administrateur,

102. Et qui peuvent être contradictoires. Ainsi le jésuite José de ACOSTA — à qui l'on doit une *Historia natural y moral de las Indias*, Séville, Juan de León, 1590, maintes fois rééditée et traduite — s'oppose à l'expansionnisme espagnol et au projet d'une conquête de la Chine.

103. Une des gravures qui ornent cet ouvrage et que l'on doit à la main de l'auteur représente l'image idéale de la communauté franciscano-indienne (Diego VALADÉS, *Rhetorica christiana*, Esteban PALOMERA (éd.), Mexico, Fondo de Cultura Económica, p. 471).

104. Dans ses *Flores de España. Excelencias de Portugal* (Lisbonne, Jorge Rodríguez, 1631) Antonio de SOUSA de MACEDO situe « la ciudad de Lisboa la mas grandiosa del mundo » par rapport à la « Monarchia de Portugal [dont] el quan dilatado imperio [...] comprehende todas las quatro partes del mundo » (pp. 25-25 v°).

105. « Tratado breve dos rios de Guiné do Cabo Verde », António BRÁSIO (éd.), Lisbonne, Editorial LIAM, 1964.

106. B. de ESCALANTE, *Discurso...*, op. cit., p. A5.

107. F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, op. cit., t. I, 1990, p. 338.

ni missionnaire, ni marchand, le dramaturge Juan Ruiz de Alarcón traverse trois fois l'Atlantique, ce que fera deux fois l'un de ses rivaux, Tirso de Molina. Les déplacements s'effectuent désormais hors des frontières de l'Europe et du monde méditerranéen, et quantité de personnages, aujourd'hui bien oubliés, font le tour du monde. Pedro Ordóñez de Ceballos se vante même de l'avoir parcouru plusieurs fois : « De neuf ans à quarante-sept ans j'ai passé mon temps à pérégriner et à voir le monde, en parcourant plus de trente mille lieues [...] et en atteignant toutes les cinq parties [du globe] : l'Europe, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique et la Terre de Magellan¹⁰⁸. » Suit une liste interminable d'endroits que notre homme, soldat, marchand, négrier, puis ecclésiastique, se flatte d'avoir visités. À la fin de sa vie, Pedro Ordóñez est nommé vicaire général des royaumes de la Cochinchine et chantre de l'église de Huamanga au Pérou ! L'exemple est-il exceptionnel ? Il l'est sans doute vu d'une Europe conçue comme un monde en vase clos. Il ne l'est plus du tout dès que l'on interroge les espaces de la monarchie. À la même époque qu'Ordóñez de Ceballos, le franciscain Martín Ignacio de Loyola déploie des activités religieuses, diplomatiques et commerciales dans deux régions du globe pourtant situées aux antipodes l'une de l'autre : l'Asie de Manille, Macao et Canton, l'Amérique du Rio de la Plata et du Brésil¹⁰⁹.

Ces déplacements ne s'opèrent pas à sens unique. Comment négliger les destinées qui ont mené des Indes vers le continent européen des métis comme le Péruvien Garcilaso de la Vega et le Mexicain Diego Valadés ? Leurs œuvres ont apporté à l'Europe de la fin de la Renaissance des connaissances exceptionnelles sur les vieux mondes américains. Les hiéroglyphes mexicains que Valadés recycle dans son art de la mémoire sont gravés à Rome et à Pérouse, au cœur de la catholicité romaine, alors que la mémoire des Incas, revue par Garcilaso, est imprimée à Lisbonne. On pourrait s'interroger sur la représentativité de ces cas qu'il serait pourtant aisé de multiplier. Impossible d'évoquer en quelques lignes les missionnaires, les ecclésiastiques, les conquérants, les marchands et les fonctionnaires qu'intérêts, vocations ou responsabilités politiques entraînent d'un continent à l'autre. Sans oublier les Portugais condamnés à l'exil pour toutes sortes de raisons (*degredados*¹¹⁰) ou les esclaves africains qu'on transporte en Europe, en Amérique et en Asie après souvent de longs parcours épuisants sur la terre d'Afrique. De vieilles habitudes européocentriques nous poussent à rejeter ces figures dans l'ombre des périphéries et dans l'exception. Il en va autrement si l'on fait de la monarchie et non plus de l'Europe occidentale notre base d'observation. Sans doute faudrait-il distinguer entre les individus et les groupes, entre ce qui est le fait d'institutions et de corporations (les administrateurs, les ordres mission-

108. P. ORDÓÑEZ de CEBALLOS, *Viaje del mundo...*, op. cit., p. 10.

109. Martín IGNACIO de LOYOLA, *Viaje alrededor del mundo*, Madrid, Historia 16, J. Ignacio Tellechea Idígoras (éd.), [Rome, 1585] 1989.

110. Voir le livre de Geraldo PIERONI, *Os excluídos do reino. A inquisição portuguesa e o degredo para o Brasil colônia*, Brasília, Editora Universidade de Brasília, 2000.

naires), entre ce qui est de l'ordre du déplacement forcé (esclaves, *degredados*) et de ce qui ressort de la mise en œuvre de réseaux¹¹¹ ou d'initiatives personnelles.

Mais laissons en suspens la question de la représentativité pour pointer un autre objectif, le repérage des comportements nouveaux qu'induit la monarchie dans ses dimensions planétaires : derrière ces mobilités intercontinentales, qu'elles soient recherchées ou forcées, on discerne une étonnante capacité à s'adapter à des environnements variés, changeants, souvent carrément hostiles. Cet exercice répété touche aussi bien l'alimentation, le climat, le corps, les techniques que la pénétration des réseaux locaux¹¹². Menées à l'échelle planétaire, ces expériences débordent considérablement les cercles de ceux qui nous ont laissés des impressions écrites. Elles impliquent des milliers d'Européens et de non-Européens qui apprennent à vivre — ou à survivre dans le cas des esclaves noirs et des *degredados* — entre plusieurs mondes.

Ces passages d'une société, d'une civilisation à une autre s'assortissent également de remarquables facultés d'observation. Le récit du Florentin Carletti comme celui de Ordóñez de Ceballos, deux spécialistes du « tour de la monarchie », fourmillent d'informations puisées dans les sociétés et les langues les plus diverses. Des notations si attentives que l'on s'empresserait aujourd'hui de les qualifier d'« ethnographiques »¹¹³. Les stéréotypes, les préjugés et les arrière-pensées politiques et religieuses dont ces auteurs font montre — mais comment en irait-il autrement ? —, ne diminuent en rien leur soif d'accumuler des données de toutes sortes sur la monarchie, ses voisins et ses rivaux : les textes consacrés au Japon, à la Chine ou à la Turquie en font foi. Ils ne sont d'ailleurs pas toujours l'expression d'une volonté de domination et de conquête orchestrée depuis le cœur de la monarchie. L'ouvrage de Bernardino de Escalante s'inquiète du paradoxe qui fait qu'un pays aussi parfait que la Chine puisse être idolâtre¹¹⁴, celui du jésuite Luís Fróis cherche à comprendre pourquoi les Japonais, « des gens d'une aussi grande police, vivacité d'esprit et sagesse naturelle », sont aussi différents des Portugais¹¹⁵.

Comment se relier à l'Amérique ?

Pour vivre ou pour survivre, encore faut-il pouvoir créer des liens avec la terre d'accueil ou d'exil. L'installation temporaire ou définitive en

111. La question du nomadisme est indissociable de celle des réseaux (marchands, marranes, franciscains, jésuites...).

112. On relira le livre si suggestif de Solange ALBERRO, *Les Espagnols dans le Mexique colonial. Histoire d'une acculturation*, Paris, Armand Colin, 1992.

113. F. CARLETTI, *Ragionamenti...*, *op. cit.*

114. B. de ESCALANTE, *Discurso...*, *op. cit.*, pp. 6-6 v.

115. LUÍS FRÓIS, *Tratado em que se contem muito susinta e abreviadamente algumas contradições e diferenças de costumes entre a gente de Europa e esta província de Japão*, Joseph Franz SCHÜTTE (éd.), Tokyo, Sophia University, [1585] 1995 (trad. fr. : *Sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*, Paris, Chandeigne, 1993).

Afrique, en Asie ou en Amérique modifie les comportements et les imaginaires. On a vu que l'arrivée des Européens en Amérique suscite l'émergence d'une néo-localité. Chez les lettrés espagnols et créoles des Indes occidentales, cette expérience conduit parfois l'individu à prendre des distances par rapport à l'eurocentrisme dominant. Certains le font en adoptant un recul planétaire comme s'ils éprouvaient le besoin de se situer par rapport au globe avant même de se rattacher à un espace précis autre que l'Europe. C'est ce point de vue qu'un fils de conquistador né au Mexique, Dorantes de Carranza, développe sur un mode presque « scientifique ». L'œil de l'amateur — car Dorantes de Carranza n'a rien d'un cosmographe — contemple la sphère terrestre « comme pourra le voir quiconque examine attentivement le globe où est figurée et peinte la terre entière¹¹⁶ ». Mais le regard peut emprunter des biais plus littéraires dans des ouvrages de fiction. C'est la magie d'un enchanteur qui, dans le *Bernardo* de Balbuena, dévoile les horizons lointains de la planète aux passagers d'une fantastique machine volante¹¹⁷.

Si la vision du monde cesse d'être strictement eurocentrique, c'est qu'elle se recompose à partir de la terre d'adoption. Mais comment penser et construire le rapport à la nouvelle « patrie » ? Plusieurs voies sont envisageables. L'une exploite le terrain de l'histoire naturelle et passe par la défense et l'illustration de l'espace extra-européen. Le plaidoyer confronte les grandes zones habitées du globe pour mieux exalter les qualités des contrées nouvelles. La *Sumaria relación* (1604) du créole mexicain Dorantes de Carranza en est un exemple. Dans ce texte qui ne devrait être en principe qu'une liste des conquistadors du Mexique et de leurs descendants, resurgit le vieux thème de l'Inde : les Indes — « nos Indes » — ne seraient qu'une extension de l'Inde des Anciens dont elles partageraient toutes les vertus : « Tout ce que j'ai dit de la fertilité et de la félicité de toutes ces Indes prouve et confirme qu'elles sont la partie postérieure de l'Inde véritable¹¹⁸. » On croirait presque écouter ou lire Christophe Colomb, à plus d'un siècle de distance¹¹⁹. Le raisonnement de Dorantes de Carranza récupère au passage le savoir des Anciens et de leurs continuateurs : Pline, Strabon, Pomponius Mela, Isidore de Séville... Un savoir et des autorités qui semblent loin d'être dépassés à l'aube du XVII^e siècle. Grâce à quoi les Indes nouvelles apparaissent moins nouvelles qu'il n'y paraît.

Mais l'Inde n'est pas qu'une pièce de la géographie antique, elle distille un inépuisable imaginaire. Pour Strabon, Diodore ou Pline relus par Dorantes de Carranza, « l'Inde surpasse en beauté toutes les autres régions ». De cette contrée, le Nouveau Monde des Castellans hérite les richesses

116. Baltasar DORANTES de CARRANZA, *Sumaria relación de la Nueva España*, Mexico, Jesús Medina, [1604] 1970, p. 59.

117. Antonio de SAAVEDRA y GUZMÁN n'est pas en reste dans son *Peregrino Indiano*, José Rubén Romero GALVÁN (éd.), Mexico, Consejo Nacional para las Artes, [Madrid, Pedro Madrigal, 1599] 1989.

118. B. DORANTES de CARRANZA, *Sumaria relación...*, *op. cit.*, p. 59.

119. Juan GIL, *Mitos y utopías del descubrimiento*, 1, *Colón y su tiempo*, Madrid, Alianza Universidad, 1989, p. 185.

fabuleuses : « Métaux, or, argent, cuivre, perles et pierres précieuses [...] beaucoup d'espèces aromatiques et odorantes ». Arbres de grande taille, toujours couverts de feuilles, tubercules délicieuses, récoltes abondantes deux fois l'an, populations innombrables¹²⁰, tout confirme que le Nouveau Monde est bien l'Inde des Anciens¹²¹.

Face à ce biais géographique¹²² s'esquisse une autre voie. Celle-ci consiste à forger une mémoire historique qui puisse intégrer la conquête espagnole, voire l'époque préhispanique au passé de l'Occident. Le sens et le contenu de la démarche dépendent de l'origine de l'auteur. Dans le cas des créoles mexicains, leur tâche se ramène prioritairement à relater les événements de la Conquête, comme le fait sur le registre épique le *Peregrino indiano* (1599)¹²³ de Antonio de Saavedra y Guzmán. Dans sa relation, Dorantes de Carranza s'avance davantage en greffant le récit de la conquête espagnole sur le passé préhispanique, quitte à remonter aux origines mythiques que s'attribuent les Indiens¹²⁴. Un parallèle s'impose aussitôt entre les Mexicas et les Juifs de l'Ancien Testament : « La dernière tribu fut celle des Mexicas [...] c'était la tribu la plus illustre comme la grande tribu de Juda chez les Juifs. » Aux yeux de l'auteur, tout justifie le choix de la ville de Mexico comme capitale de la Nouvelle-Espagne, autant son antiquité — « car les Indiens avaient vécu un si grand nombre d'années à Mexico¹²⁵ » — que sa fondation « merveilleuse »¹²⁶. Tout capital symbolique paraît bon à prendre.

Comment se rattacher à l'Europe ?

Dans le ressort de la Monarchie catholique, les acteurs ne sont pas que des Ibériques et des Européens. Les lettrés indigènes et les métis du Mexique suivent des stratégies différentes, même si elles semblent parfois recouper celles des envahisseurs. Les premiers rattachent leur passé local et régional, et même leur idée du monde — ce que les Nahuas appelaient l'*anahuac* —

120. B. DORANTES de CARRANZA, *Sumaria relación...*, *op. cit.*, p. 61.

121. Avec pour argument suprême la couleur et le nombre des perroquets, puisque ces volatiles sont verts et fort répandus en ces deux régions du globe ; dans B. DORANTES de CARRANZA, *Sumaria relación...*, *op. cit.*, p. 60. En revanche, les habitants du Nouveau Monde sont d'une meilleure couleur que les Indiens de l'Inde, ni trop noirs, ni trop blancs : « Se sigue ser la color [...] mediada, en unas partes mas cercana a lo blanco y en otras mas a lo negro ». Et tout cela parce que « todas estas Indias y regiones por latitud 1.800 leguas son temperatísimas y felicísimas algo mas y algo menos » (*ibid.*, p. 63).

122. La démarche du médecin Juan de Cárdenas se rapproche de celle de Dorantes de Carranza. Après s'être établi à Mexico dans les années 1570, Cárdenas s'est pris de passion pour sa nouvelle patrie. Il a beau être né en Espagne, son goût pour les nouvelles Indes — « les grandeurs de cette terre fertile, magnifique et opulente » — le conduit également à s'interroger sur ce qui distingue cette partie du monde. Il consacre même l'un de ses chapitres à examiner « la raison pour laquelle tous les Espagnols nés dans les Indes ont pour la plupart un esprit vif, pénétrant et délicat » (J. de CÁRDENAS, *Problemas...*, *op. cit.*, p. 208).

123. A. de SAAVEDRA y GUZMÁN, *El peregrino indiano...*, *op. cit.*

124. B. DORANTES de CARRANZA, *Sumaria relación...*, *op. cit.*, p. 4.

125. *Ibid.*, p. 3.

126. *Ibid.*, p. 7.

à l'univers des chrétiens et des Espagnols. Pour les métis, la tâche est plus complexe, voire plus acrobatique : il leur faut tout à la fois se raccorder au passé indien et se relier à l'histoire chrétienne et européenne.

Le cas du chroniqueur chalca Domingo Chimalpáhin (1579-vers 1650) illustre la voie indienne. Rédigées en nahuatl, ses *Relaciones* restent des annales indigènes, étayées sur l'interprétation des codex préhispaniques et coloniaux. Il y est beaucoup question de migrations, de chefs fameux et de conquêtes, d'alliances matrimoniales et de généalogies. Mais l'œuvre exploite également des sources européennes¹²⁷. Son intérêt réside dans une façon toute personnelle d'insérer l'histoire de la seigneurie de Chalco-Amecameca — le « local » selon Chimalpáhin — dans la perspective planétaire de la domination chrétienne et ibérique, à moins que ce ne soit le contraire. Et c'est bien là toute l'ambiguïté de la démarche du chroniqueur chalca. Chimalpáhin s'y prend en puisant à pleines mains dans le *Repertorio de los tiempos* de Heinrich Martin (1606). Dès le début il rattache sa chronique à l'histoire chrétienne du monde. C'est l'objet de la première *relación* qui s'intitule « Livre de la création du ciel et de la terre et de notre premier père Adam et de notre première mère Ève ». Puis dans la troisième *relación*, l'auteur introduit directement le récit de la découverte de l'Amérique dans la trame des événements mexicains. Parmi les faits correspondant à l'année 1484 se glissent pour la première fois des événements européens : il s'agit de la visite de Christophe Colomb aux souverains de Castille et d'Aragon. L'insertion débute par la phrase : « Auh no ypan yn xihuitl yn macuilli tecpatl de 1484 [...] » :

Et c'est aussi en cette année 5-silex 1484 qu'il entra dans le palais (*tlahtotecpan*) des tlahtoque-rois don Fernando et doña Isabel, tlahtoque de Castille (*tlahtoque yn Castilla*). Et celui qui est entré dans le palais, celui qui se nommait Christophe Colomb, ce n'était pas un Espagnol (*amo español*), l'Espagne n'était pas sa patrie car avant de partir pour venir ici il résidait dans la ville (*altepetl*) appelée Nery, sujette et voisine de la ville (*altepetl*) qui s'appelle Gênes¹²⁸.

Pour rédiger sa chronique, Chimalpáhin traduit en nahuatl et adapte à sa façon le texte castillan de l'Allemand Martin. La « découverte » de l'Amérique devient une « arrivée », et c'est la Nouvelle-Espagne qui s'affiche d'entrée de jeu comme destination bien avant qu'il soit question du Nouveau Monde¹²⁹. Le but de l'expédition ne pouvait pas être l'Asie de Colomb ni même le Nouveau Monde, mais bien la terre millénaire dont Chimalpáhin était l'un des derniers chroniqueurs. À la date de 1493, la perspective de la chronique s'infléchit. Jusque-là, elle se bornait à mettre en parallèle événements mexicains et événements européens, comme si elle juxtaposait deux chroniques « régionales ». À partir de 1493, le récit

127. Ainsi LÓPEZ de GÓMARA ou *La Historia pontifical y católica* de Gonzalo de Illescas.

128. Domingo CHIMALPÁHIN, *Las ocho relaciones y el Memoria de Colhuacan*, Rafael TENA (éd.), Mexico, Conaculta, 1998, pp. 274-275.

129. D. CHIMALPÁHIN, *Las ocho relaciones...*, op. cit., pp. 274-275 et 276-277.

synoptique se situe désormais dans le cadre mondial qu'évoquent la préparation du traité de Tordesillas et « la bulle qui a permis de diviser le monde¹³⁰ ».

Les rapports de Chimalpáhin au « local » et au « global » reflètent les transformations de la société hispano-indienne. Le « local » est à la fois le proche, le familial, l'héritage chalca (il est désigné en nahuatl par un adverbe de lieu — *ypan*, « ici »). Mais c'est désormais aussi la Nouvelle-Espagne, comme si le « local » ancestral était « contaminé » par la manière dont les Espagnols ont conçu et dénommé le pays qu'ils ont conquis. La même ambivalence affleure dans la façon dont Chimalpáhin traduit les termes Nouveau Monde. Ce n'est pas le castillan *Nuevo Mundo* qui apparaît sous sa plume mais une création hybride, qui réutilise l'idée nahua de monde, *cemanahuac*, une idée aux résonances cosmiques, mais en lui conférant une tonalité occidentale au moyen de l'adjectif *yancuic* (nouveau, récent) : *ypan yancuic cemanahuac*, littéralement « ici dans le nouvel Anahuac¹³¹ ». Ces notes ne concernent qu'un lettré indigène du début du XVII^e siècle.

La démarche des écrivains métis de la Nouvelle-Espagne comme Fernando de Alva Ixtlilxóchitl, Juan Pomar ou Diego Muñoz Camargo soulève d'autres questions. Tout comme celle du Péruvien Guamán Poma de Ayala ou de l'Inca Garcilaso de la Vega qui, non content de traduire Léon l'Hébreu et de se faire le chroniqueur du Pérou, écrit sur la Floride espagnole et publie une partie de ses œuvres chez le voisin portugais. Tous n'en partagent pas moins le souci de construire une mémoire locale qui serait aussi une mémoire du monde. Ces textes s'éclaireraient encore davantage si on les confrontait aux récits attribués aux ambassadeurs japonais venus en Europe à la fin du XVI^e siècle, et dont la perception de la monarchie passe par le filtre d'une réécriture jésuite¹³².

Les passages entre les mondes ne sont pas des exercices aisés ni toujours aboutis¹³³. La multiplication des références et des attaches, les effets de l'éloignement, le nomadisme ne cessent de créer des situations imprévues et sans précédent. Mais rares sont les textes qui nous renseignent sur cette alchimie intime des identités et des racines. En 1591, après s'être livré à un éloge enthousiaste de sa « patrie » d'origine, — « ma douce et chère

130. *Ibid.*, p. 213. La jonction physique des deux mondes ne s'accomplira que quelques pages plus loin, en 1518, avec l'invasion espagnole du Mexique.

131. *Ibid.*, p. 191. On rapprochera cette interprétation de la façon dont un auteur créole, A. de Saavedra y Guzmán, relie les concepts de *nuevo mundo* et de *mexicano imperio*. Le Nouveau Monde devient un « nouveau monde » qui récupère et absorbe une entité historique ancienne et prestigieuse : l'empire mexicain (*El peregrino indiano...*, *op. cit.*, pp. 71-72).

132. *De missione legatorum japonensium ad romanam curiam...*, Macao, Compagnie de Jésus, 1590. Édition portugaise par Duarte de SANDE, sous le titre de *Diálogo sobre a missão dos embaixadores japoneses à cúria romana*, Américo da COSTA RAMALHO (éd.), Macao, Fundação Oriente, 1997.

133. Avec de nombreux autres chercheurs, nous avons mené une réflexion sur ce thème dans les colloques « Passeurs culturels » réunis à Séville (1995), Lagos (1997) et Mexico (1999). Voir, par exemple, Rui Manuel LOUREIRO et Serge GRUZINSKI (éds), *Passar as fronteiras. II Colóquio Internacional sobre Mediadores Culturais, Séculos XV a XVIII*, Lagos, Centro de Estudos Gil Eanes, 1999.

patrie Constantina, où Séville s'amuse [...] ¹³⁴ » —, le jeune médecin Juan de Cárdenas se surprend à vanter une « terre étrangère » — il s'agit du Mexique — puis se corrige : « Mais que dis-je étrangère, alors que j'ai raison de la dire mienne et propre ¹³⁵ ».

Dans un sonnet de circonstance qui célèbre la réussite du *Peregrino indiano*, le frère de Antonio de Saavedra y Guzmán explique la manière dont l'auteur s'est définitivement lié à la terre qu'il a chantée, à la Nouvelle-Espagne. Le poème rendra le Mexique fameux et celui-ci adoptera Antonio :

Le sol mexicain auquel tu as donné
Païement de l'hospitalité reçue
Sera orgueilleux de te dire sien ¹³⁶.

Le raisonnement a de quoi déconcerter si l'on songe que le poète est né à Mexico. Comme si à la fin du xvi^e siècle, il ne suffisait pas encore d'y être né pour s'en dire le fils. Partout dans la Monarchie catholique, des hommes et des femmes sont confrontés à des conditions de vie qui imposent une redéfinition des origines, des racines et des identités. Des conditions multiples qui appellent des solutions extrêmement diverses et pas forcément irréversibles. L'enquête devrait s'étendre au reste de l'Amérique ibérique, à l'Afrique, à l'Asie, sans oublier un monde méditerranéen auquel l'ouvrage de Bartolomé et Lucile Bennassar, *Les chrétiens d'Allah*, nous a remarquablement introduits ¹³⁷.

Les mondes mêlés de la monarchie

Comme le suggèrent les quelques sondages que nous avons effectués, cette phase de l'enquête réunit des données qui relèvent souvent de la micro-histoire, voire de l'histoire littéraire (les paratextes). Faut-il pour autant s'en tenir à l'étude des individus et des destins personnels ?

Les circulations, les échanges, les chocs dont nous avons dressé un rapide inventaire créent dans toute l'étendue de la monarchie des sociétés mêlées. Impossible donc de dissocier les processus que nous avons envisagés individuellement des milieux qu'ils finissent par engendrer et par configurer. Le Japon et l'Inde des Portugais, les Philippines des Espagnols, les côtes africaines des marchands d'esclaves sont des terres de mélanges et d'affrontements comme le sont les Indes occidentales et le Brésil. Et ces sociétés hybrides débordent partout les frontières de la monarchie : en Amérique centrale, les Mayas incontrôlés du Petén consomment des biens d'origine occidentale ¹³⁸. En Amérique du sud, les piémonts amazoniens descendent

134. J. de CÁRDENAS, *Problemas...*, op. cit., p. 201.

135. *Ibid.*, p. 202.

136. A. de SAAVEDRA y GUZMÁN, *El peregrino indiano...*, op. cit., p. 74.

137. Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *Les chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats, xvi^e-xviii^e siècles*, Paris, Perrin, 1989.

138. Grant D. JONES, *Maya Resistance to Spanish Rule. Time and History on a Colonial Frontier*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1989.

vers des forêts inconnues et hostiles qui n'interdisent ni les contacts ni les échanges entre Indiens, *mestizos*, *mamelucos* et Européens. Quant aux Portugais des confins asiatiques, sortis de la mouvance de Lisbonne et devenus « os portugueses fora do império », ils circulent sans peine d'une société à l'autre¹³⁹.

Mais gardons-nous d'opposer trop radicalement les « périphéries », les marges ou les confins interlopes de la monarchie à son cœur resté intact¹⁴⁰. La péninsule même est touchée, et pas seulement par les marranes que l'Inquisition s'efforce de débusquer partout. Sur le sol même de l'Espagne, les Morisques de Grenade et ceux de Valence forment des sociétés relevant d'une autre tradition que l'Occident catholique, même si elles se sont déjà trop frottées aux chrétiens pour ne pas s'être, en tout ou en partie, métissées. Un état de choses si notoire que, depuis la ville de Mexico au début du XVII^e siècle, le cosmographe allemand Heinrich Martin s'empresse de dénoncer chez ces populations de la métropole, « les rites et les cérémonies morisques [...] qui leur servent de divertissements¹⁴¹ ». Et que dire d'une Lisbonne ouverte sur l'Orient ou d'une Séville avant-port de l'Amérique, qui accueillent chacune d'importants contingents d'esclaves d'origine africaine¹⁴² ?

Ces multiples sociétés métisses se prêtent à toute une série d'approches. La plus élémentaire et peut-être la plus limitée consiste à recenser et à explorer les métissages biologiques. Elle incite à pister partout l'apparition de ces populations nouvelles : *mestizos* et *janizeros* de l'Amérique espagnole, *mamelucos* du Brésil, *mestiços* de l'Inde, *mulatos* de l'Amérique et de l'Afrique, etc.¹⁴³. Franchissons un pas de plus en étendant la catégorie de métis à tous ceux qui font office de passeurs entre les sociétés et les groupes qui s'affrontent, et qui sont aussi bien des Européens que des Amérindiens, des Africains ou des Asiatiques. Un pas de plus encore et l'on envisagera la manière dont les Européens s'africanisent, s'américanisent — les Castillans de la péninsule les appellent des *Indianos* — ou encore s'orientalisent

139. Voir l'article de A. J. R. RUSSELL-WOOD, « Os portugueses fora do império », in F. BETHENCOURT et K. CHAUDHURI (dir.), *História da expansão portuguesa*, Lisbonne, Circulo dos leitores, t. I, 1998, pp. 256-281.

140. Cette notion de périphérie est discutable. Peu après l'ouverture de la route transpacifique, les Espagnols de Mexico ne proclamaient-ils pas qu'ils étaient « le cœur du monde » ? Sur l'idée de *middle-ground*, d'espace intermédiaire qui nous semble suggestive, on relira les remarques de Michael ADAS dans « Bringing Ideas and Agency Back in: Representation and the Comparative Approach to World History », in P. POMPER, R. H. ELPHICK et R. T. VANN (éds), *World History...*, op. cit., p. 99. Il s'agit d'un « site where global and local forces, political economy, and symbol systems converge. It is a zone where epistemologies and ideologies clash (and sometimes merge) and where representations and the essentializing they invariably contain, most directly affect policy making, strategies of dominance and survival, and decisions for accommodations or resistance ».

141. « Los ritos y ceremonias moriscas, y sus zambras, leylas y otras cosas con que se recreavan » (H. MARTÍNEZ, *Repertorio...*, op. cit., p. 259).

142. Sur les métis américains dans la péninsule Ibérique, Esteban MIRA CABALLOS, *Indios y mestizos en la España del siglo XVI*, Madrid, Iberoamericana, 2000.

143. Sur ces questions, voir C. BERNARD et S. GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde...*, op. cit.

comme les *castiços* ou *indiáticos* de l'Inde portugaise¹⁴⁴. Les observateurs castillans étaient si sensibles à ces acculturations qu'ils les repèrent même hors de la monarchie : Bernardino de Escalante n'emploie-t-il pas à plusieurs reprises le terme de *achinados* (sinisés) pour désigner des populations asiatiques influencées par la Chine¹⁴⁵ ?

Partout apparaissent également des élites métissées physiquement et culturellement. Elles sont généralement acquises à la monarchie. Aux cas mexicains et péruviens déjà évoqués, on ajoutera les Chinois, les Japonais, les Indiens et les Africains convertis au christianisme et qui collaborent avec les missionnaires, les administrateurs et les marchands. Sans négliger les élites des royaumes d'Asie et d'Afrique qui, par-delà les frontières de la monarchie, guettent d'un œil intéressé les savoirs et les techniques de l'Occident.

L'entreprise est encore plus suggestive si, dépassant l'inventaire des individus et des groupes intermédiaires, on s'interroge sur la dynamique même des sociétés qui se sont développées dans des cadres aussi différents que le Mexique, les Andes, le Brésil, les côtes de l'Afrique, l'Inde, le Japon ou les Philippines. Une manière d'escamoter la question a longtemps consisté à plaquer l'adjectif « colonial » sur les réalités qui surgissent presque simultanément en ces différentes régions du globe. Mais qu'advient-il dès lors que l'on admet que le lien colonial n'est que l'une des dimensions des mondes de la monarchie ? On s'aperçoit que ces sociétés « coloniales », généralement urbaines, s'efforcent toutes de concilier des modes de vie et d'expression, des formes d'organisation sociale et politique radicalement différents. Toutes sont engagées dans des processus de métissage que déclenche la colonisation ibérique et qu'intensifie l'avènement de la monarchie. Partout se mettent en place des systèmes composites de domination et d'organisation du travail, des ensembles de savoirs et de techniques aux origines multiples, des représentations hybrides du soi, de l'espace et du temps, des mélanges de croyances. La métamorphose d'un groupe d'ascendance préhispanique, les *macehuals* de Mexico-Tenochtitlán, en une « plèbe » urbaine d'Ancien Régime illustre des mouvements aussi complexes et imprévisibles que le mélange des idées et des styles. La naissance de cette plèbe ne s'opère pas par simple substitution, elle n'est pas non plus un pur processus biologique. Elle procède par un ensemble de métissages qui n'épargnent aucun domaine de la vie urbaine, qu'il s'agisse des cadres politiques et institutionnels — les uns hérités de l'*altepetl* nahua, les autres importés de la péninsule Ibérique —, des formes de travail — lorsqu'elles combinent les anciennes organisations collectives avec le salaire et l'accès

144. Sanjay SUBRAHMANYAM, *The Portuguese Empire in Asia 1500-1700. A Political and Economic History*, Londres, Longman, 1993, p. 220. Sur les groupes de renégats dans l'Asie portugaise, voir Dejanirah COUTO, « Quelques observations sur les renégats portugais en Asie au XVI^e siècle », *Mare liberum, Revista de História dos mares*, 16, 1998, pp. 57-85.

145. « Fueron sujetos antiguamente a los Chinas y assí son muy achinados », in B. de ESCALANTE, *Discurso...*, *op. cit.*, p. 53v ; « Todos los naturales destos reinos son muy achinados », *ibid.*, p. 56.

au marché européen —, des structures religieuses qui christianisent des encadrements païens, ou encore des innovations techniques qui allient les savoir-faire amérindiens aux nouveautés européennes. Au cœur du XVII^e siècle, finit par émerger un groupe qui est à la fois une plèbe d'Ancien Régime et une plèbe « américaine », c'est-à-dire une masse porteuse d'héritages amérindiens et africains. En l'espace d'un siècle, le jeu complexe des métissages a non seulement transformé les individus, il a modifié la nature du groupe en même temps que la société qui l'accueillait. Cependant Mexico n'est pas plus Lima que Lima ne se confond avec Potosí. Et Manille a beau dépendre de la Nouvelle-Espagne, les métissages qui s'y multiplient sont fort différents de ceux du Mexique. L'inventaire des grandes villes métisses de la Monarchie catholique révèle ainsi que chaque site possède un destin singulier.

Mais comme tous ces mélanges se déroulent simultanément dans la mouvance de la grande monarchie, ils nous incitent à réfléchir sur la manière dont le politique au sens le plus large, c'est-à-dire abordé dans cette perspective globale, agit sur les manifestations locales du métissage. N'avons-nous pas constaté dans un autre ouvrage que les métissages étaient des processus politiques autant et davantage que des processus culturels¹⁴⁶ ? Encore que la domination exercée par la Monarchie catholique ne saurait à elle seule rendre compte de la dynamique de ces phénomènes apparus aux quatre coins du monde. Par son existence même, la monarchie met en rapport des espaces de circulations, d'échanges et d'affrontements, et ces liaisons échappent à toute stratégie d'ensemble, si ambitieuse soit-elle. L'Église, la Couronne, les administrations ibériques ont beau intervenir sans cesse dans les domaines les plus divers, le « global » qui se déploie au sein de la monarchie ne saurait se confondre avec quelque « global design » auquel s'opposerait un ensemble de « local histories »¹⁴⁷. La monarchie suscite des voisinages et déclenche des interactions à l'échelle de la planète que ni Madrid, ni Rome, ni Lisbonne ne sont véritablement en état de maîtriser¹⁴⁸. On formulera l'hypothèse que le politique, loin de s'exercer exclusivement à travers des programmes et des institutions, relève de cette mise en relation généralisée.

D'où la nécessité de parcourir ce tissu dans toutes ses épaisseurs, dans ses dimensions individuelles et collectives et dans une perspective qui s'apparente à celle des spécialistes anglo-saxons de la *World History* quand ils s'avisent de traiter « the parts of the world as interconnected and interactive¹⁴⁹ ». La Monarchie catholique et ses mondes mêlés semblent offrir

146. S. GRUZINSKI, *La pensée métisse*, op. cit., p. 223.

147. C'est l'interprétation que formule W. D. MIGNOLO, dans *Local Histories...*, op. cit.

148. C'est le cas de celles qui, par exemple, traversent dès la fin du XVI^e siècle le Pacifique ou unissent « l'archipel du Capricorne » ; voir Luíz Felipe de ALENCASTRO, *O trato do viventes, Formação do Brasil no Atlântico sul*, São Paulo, Companhia das Letras, 2000.

149. Et de les envisager comme des espaces où les rapports entre les sociétés et les cultures sont l'objet d'ajustements et de conflits incessants. Voir Janet LIPPMAN ABU-LUGHOD, « The World System Perspective in the Construction of Economic History », in P. POMPER, R. H. ELPHICK et R. T. VANN (éds), *World History...*, op. cit., pp. 70 et 96.

un passionnant exemple de ces myriades d'interactions qui renvoient à des formes multiples et mobiles de domination au sein d'une première esquisse de globalisation. Encore ne s'agit-il pas de prétendre tout inscrire dans une histoire à vocation universelle, une *World History*, voire une *Global History* à la manière anglo-saxonne¹⁵⁰. Encore moins de dégager des « connected histories » pour le simple plaisir de remettre ensemble ce que le temps et l'oubli auraient désuni. La perspective « globale » dans laquelle nous nous engageons est imposée par l'espace que couvre notre objet, la Monarchie catholique. Et l'étude de cet empire reste subordonnée à l'objectif que nous venons de rappeler et qui s'inscrit dans la poursuite des recherches ouvertes par *La pensée métisse* : explorer la prolifération des métissages dans des sociétés soumises à une domination aux implantations planétaires. Un projet nécessairement doublé d'un questionnement théorique et méthodologique, puisqu'il nous oblige non seulement à bousculer les frontières des aires culturelles mais aussi à affronter l'étude des systèmes complexes en empruntant à d'autres sciences les outils requis par cette aventure¹⁵¹.

Serge GRUZINSKI
CNRS/EHESS

150. En fait, le projet de reconstituer des « connected histories » s'accorde mal avec l'idée qu'il existerait une Histoire du monde susceptible d'intégrer dans une narration unifiée et depuis un point de vue unique les différents passés des sociétés humaines. Tout comme il diffère d'une *World History* qui se réduirait à un échantillonnage de *case studies* étalés dans la longue durée à la manière du dernier ouvrage de Philip D. CURTIN, *The World and the West. The European Challenge and the Overseas Response in the Age of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

151. On suivra la voie qu'ont déjà empruntée sociologues, démographes et économistes. Notre approche des métissages artistiques et intellectuels à partir de l'idée d'attracteur s'y rattachait déjà (*La pensée métisse*, op. cit., pp. 194-196).